

Daria, par Mme la Bonne M.- R. Du Saule

Du Saule, M.-R. (Bonne). Daria, par Mme la Bonne M.-R. Du Saule. 1836.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

2092

D A R T A ,

PAR

M^{me} LA BARONNE M. R. DU SAULE.



PARIS.

BOHAIRE, LIBRAIRE, BOULEVART DES ITALIENS.

—
1836.



DARIA.

2348

IMPRIMERIE DE P. BAUDOUIN ,
Rue Mignon, 2.

DARIA,

PAR

M^{me} la baronne M. R. du Saule.



PARIS.

BOHAIRE, LIBRAIRE,

BOULEVART DES ITALIENS.

—
1836.

7414

*A. M. H****

*Je vous dédie ce petit ouvrage, à vous,
qui me l'avez inspiré. En l'écrivant, je
n'ai point visé à la renommée. Mon seul
but a été de me rapprocher encore de
vous en faisant revivre quelques unes
des inspirations, dont vous avez rempli
mon ame, et qui prennent toutes leur*

source dans le sentiment tendre, exclusif, que vous m'inspirez. Car, vous le savez, vous avez changé tout mon être; ma vie date seulement du jour où je vous rencontrai pour la première fois. Viatrice imprudente, inexpérimentée, je m'étais embarquée seule dans une frêle nacelle, sans guide, sans gouvernail, sur une mer inconnue et difficile; bientôt battue de toutes parts par l'orage, il n'y avait plus de salut pour moi, quand vous m'apparûtes sur le bord où m'avait jetée la tempête. Vous me tendîmes une main secourable, et mes membres, déjà engourdis par le froid qui précède la mort, se ranimèrent; une douce chaleur circula dans tout mon être. Puis, toujours guidée par vous, nous arrivâmes ensemble dans une petite île inconnue à la plupart des

mortels. Que l'air qu'on y respire est suave et doux! que le gazon est frais! que les fleurs y sont belles! O merci, mille fois merci pour tout le bonheur que je vous dois, et que sans vous je n'aurais pas connu. C'est seulement ici que j'ai vécu, et que je mourrais, si vous cessiez de partager ma pensée et de la dire hautement avec moi.

I.

JE venais de visiter l'Italie ; Rome , Naples avaient gravé dans mon ame d'immortels souvenirs. Nous étions au printemps de 1825 ; je me hâtai de reprendre la route de France. Je devais passer toute la belle saison dans l'une de mes terres, située sur les frontières

de Flandre ; mon impatience était extrême, car là j'étais attendu par la plus tendre des mères, qui, me sachant en route pour aller la retrouver, comptait, j'en étais sûr, les jours qui devaient se passer dans la séparation. Pour moi, son image chérie ne me quittait pas un instant ; je me reprochais l'isolement dans lequel avait dû la laisser mon absence prolongée. Je traversai le Piémont, la Savoie sans avoir pris le moindre repos ; j'arrivai à Lyon le 22 avril, par le plus beau temps du monde ; Lyon, ville superbe par sa position ; ses manufactures, son commerce et ses entreprises ; je l'avais visitée quelques années plus tôt ; aussi n'y séjournai-je que deux à trois jours qui furent entièrement consacrés au

repos dont j'avais le plus grand besoin.

Je voulais arriver incognito à Paris; car je savais que si mes amis, ou plutôt les compagnons de la joyeuse vie que j'avais toujours menée, venaient à apprendre mon retour dans la capitale, j'aurais à combattre des argumens qu'ils ne manqueraient pas de faire valoir pour me retenir parmi eux. Cette vie bruyante et orageuse n'avait jamais convenu à mes goûts; je m'y étais laissé entraîner comme tout homme jeune, oisif, et qui de plus peut disposer d'une fortune assez considérable pour satisfaire ses moindres caprices. J'avais longtemps et vainement cherché dans ce qu'on appelle le grand monde, dans les salons dorés de la capitale une ame qui comprît la mienne. Déception, menson-

hypocrisie, voilà ce que je trouvais en échange de la franchise que j'apportais toujours dans les moindres actions de ma vie. O femmes! m'écriai-je entraîné par une douce et mélancolique rêverie, que n'avez-vous tenu ce que vous promettiez à ma jeune et brûlante imagination? Mais pardonnez, je ne veux pas être ingrat; vous avez enivré mes sens de voluptueuses jouissances: vos tailles sveltes et élégantes, vos teints rosés, vos sourires d'ange, vos chevelures embaumées, blondes ou brunes, auront aussi leur part à mes souvenirs dans la solitude où mon devoir m'appelle, où mes goûts me retiendront sans doute.

C'est dans cette disposition d'esprit que j'arrivai à Paris; je descendis place

Vendôme, dans un hôtel qui m'appartenait, et que j'avais constamment occupé en famille depuis la mort de mon père. J'y trouvais installé mon vieil intendant, homme probe, pourvu d'excellentes qualités ; il comptait plus de cinquante années au service de notre maison, aussi avais-je pour lui l'attachement le plus vrai, et il avait toute ma confiance. Ce bon M. Philippe, c'est ainsi qu'il se nommait, avec quel plaisir il me racontait toutes les petites anecdotes de ma première enfance ; comme il s'étendait avec complaisance sur les moindres détails. Il ne pouvait se décider à remettre à d'autres le soin de mes intérêts ; il avait alors plus de soixante-dix ans, avec assez de fortune pour vivre d'une manière honorable et

ge, indépendante, son activité était la même qu'à trente ans : Je veux mourir près de vous, me disait-il avec attendrissement, et puisque dans un âge aussi avancé le ciel m'a conservé la force et la santé, j'en profiterai pour vous être utile ; je l'ai promis à votre père à son lit de mort ; je me le suis promis à moi tous les jours de ma vie par l'attachement que je vous porte. Excellent homme ! et toi aussi je t'ai perdu ! et le temps m'a trop appris combien tes pareils sont rares, surtout dans la classe où le hasard t'avait placé. Philippe devait m'accompagner à Blacourt. Pour lui, c'était une grande joie que je partageais vivement. J'écrivis à ma mère pour la prévenir du jour où elle devait envoyer à ma rencontre. Je

quittai la poste à Valenciennes ; j'avais encore six grandes lieues de traverse pour arriver chez moi : malgré mon désir de revoir ma bonne mère, la route me parut peu longue. Je me retrouvais, après huit mois d'absence, dans mon pays natal, au milieu de bons villageois, qui presque tous me connaissent, et semblaient saluer d'un sourire bienveillant mon retour parmi eux. Tout, dans la nature, était en harmonie avec l'état de mon cœur : un ciel pur et serein, une brise douce et embeaumée par les fleurs printanières, ajoutaient à l'extase où mes sens étaient plongés. Oh ! alors tout était vie, bonheur, espérance !

Déjà, j'apercevais les tourelles de mon vieux château ; mon cœur se di-

latait en traversant la longue avenue de peupliers. Bientôt je me retrouvai dans les bras de ma mère ; de douces larmes, plus éloquentes que les paroles, vinrent inonder mon visage et le sien. Avec quel bonheur je contemplais cette figure vénérable ! Que de tendresse pour moi j'y lisais ! Que d'indulgence pour mes faiblesses, mes défauts même ! Le plus entier abandon faisait le charme de nos entretiens ; sévère pour elle-même, bonne et indulgente pour les autres, ma mère était généralement aimée de ses égaux et adorée de ses inférieurs. Pas un de ses domestiques n'eût hésité à exposer sa vie pour lui rendre le plus léger service ; ils étaient presque tous vieux, et n'avaient jamais changé de maîtres. Ma mère avait long-

temps brillé dans le monde ; ses vertus, son esprit supérieur, les charmes naturels de sa personne, la faisaient rechercher par tout ce qu'il y avait d'aimable et de distingué. Mariée fort jeune au baron de Blancourt, mon père, dont je fus le seul héritier, restée veuve dans un âge où les femmes ont le plus à craindre pour leur réputation, elle sut toujours la conserver sans tache. Son amour pour moi lui fit long-temps rejeter les nombreux soupirans qui briguerent sa main. En 1815, le comte de***, notre parent, rentra en France avec la famille royale, dont il avait partagé les malheurs et l'émigration ; il ne lui restait pour tout bien qu'une faible pension que lui fit Louis XVIII. L'adversité n'avait rien ôté à cet homme

vertueux de son amabilité primitive ; gai, spirituel, affable avec tout le monde, je ne vis de ma vie une figure plus ouverte, plus caressante, qui marquât plus de sérénité, qui inspirât plus de confiance ; aussi chacun cherchait à se rapprocher de lui. Pour moi, lorsqu'il se passait un jour sans qu'il vînt nous visiter, je sentais qu'il me manquait quelque chose. Ma mère l'avait vivement pressé d'accepter un logement dans notre maison, mais soit excès de délicatesse, soit enfin qu'il préférât l'indépendance de son petit réduit, il s'obstina à refuser toutes les avances que nous lui fîmes à cet égard.

La passion que ma mère avait toujours eu pour le monde, son goût pour la représentation, n'avaient fait que s'ac-

croître; je la voyais aux portes de la vieillesse, avec de cruelles infirmités, car ce fut alors qu'elle eut des maux de jambes, qui n'étaient rien primitivement, mais qui acquirent, hélas! quelques années plus tard, un caractère si effrayant, que ma pauvre mère passa les dix dernières années de sa vie sans pouvoir se tenir une seule minute debout; mais n'anticipons point. A l'époque dont j'ai parlé quelques lignes plus haut, ma mère était encore bien, malgré ses cinquante ans; la peau éblouissante de blancheur, le teint frais, peut-être un peu trop d'enbonpoint, mais comme elle était grande, cela ne lui allait pas mal. Aussi, le comte de*** en vivant dans son intimité, prit-il pour elle un goût assez vif pour

ne pas hésiter à lui offrir sa main. Je suppliai ma mère de ne point refuser la demande de notre ami; la société continuelle de cet homme aimable étant ce qui pouvait lui arriver de plus désirable. Cette heureuse union fut de trop courte durée ! Mon beau-père aimait la chasse; nous y allions habituellement ensemble; il y prit une pleurésie, et, malgré les soins infinis que nous eûmes de lui, j'eus la douleur de le voir mourir dans mes bras, après cinq jours de la plus cruelle agonie. Voilà comme je perdis le plus solide ami, le plus sage mentor que j'eusse eu toute ma vie ! Cette mort si peu prévue fut pour le cœur de ma mère le coup le plus sensible; elle prit alors la résolution de passer

presque toute l'année dans ses terres. J'étais moi-même revenu des plaisirs frivoles de ma première jeunesse; aussi, cherchai-je par tous les moyens possibles à fortifier ce sage retour à ses penchans naturels, qui, d'ailleurs, était impérieusement commandé par l'état déplorable de sa santé. J'avais pour ma mère une tendresse sans égal; mais le vide de mon cœur était immense, je ne pouvais rester long-temps au même endroit : mon séjour en Italie m'avait donné du goût pour les voyages; mais ma mère réclamait mes soins, et je fis tous mes efforts pour me créer des occupations qui me retinssent constamment près d'elle. Je devins gentilhomme laboureur; au lever du soleil, je suivais les ouvriers aux champs; le

soir, si nous étions seuls, je lisais près de son fauteuil.

Marie-toi, me disait-elle, mon Georges; ne me laisse pas *mourir* sans avoir embrassé mes petits-enfans. Elle avait raison, c'était une femme qui me manquait pour rendre ma vie complète, c'était une femme que me demandaient mes longues et fréquentes rêveries, ma couche solitaire, mes soupirs étouffés ! Mais je ne voulais pas devoir cette femme aux froides convenances, aux calculs vils et intéressés. Nous avions, entre autres voisins de campagne, madame de Sainte-Marie, femme spirituelle et d'un commerce des plus agréables; elle était restée veuve avec une fille unique assez jolie, grande, bien faite, blonde, les

yeux bleus, le teint frais, vingt ans au plus. Ces dames venaient souvent visiter ma mère, j'allais aussi dîner quelquefois chez elles, jamais aussi souvent que j'y étais invité, ni autant que l'aurait voulu ma mère, car elle s'était mise en tête de me faire épouser la demoiselle, qui, du reste, semblait se prêter de bonne grâce à ce projet qui ne me souriait aucunement. Je ne trouvais rien en elle qui m'attachât assez pour lui sacrifier ma liberté. Il y avait dans sa voix je ne sais quoi d'aigre, de dure, *auquel* mon oreille ne put jamais bien s'accoutumer. Je comparais cette jeune fille à une belle fleur, qui d'abord attire et fixe le regard, puis, qu'on délaisse bientôt après l'avoir sentie, ne lui trouvant pas le parfum que promet-

tait sa brillante couleur. Ma mère s'était tellement avancée, que, dans tout le pays, on regardait déjà notre mariage comme chose certaine. Je ne savais trop comment me tirer de ce pas embarrassant sans blesser les convenances et manquer aux égards que je devais à ces dames. Je commençai par déclarer à ma mère que rien ne pouvait me faire rechercher une personne que je n'aimais pas; et pour ne pas trop l'affliger par mon obstination à rester garçon, je cherchai à lui faire entendre que mon cœur était engagé ailleurs, ce dont il n'était rien. Je voulais seulement gagner du temps pour courir après la chimère qui caressait mon imagination. La saison des eaux était proche; j'avais l'habitude,

assez commune aux habitans du Nord de bonne compagnie, d'aller passer le mois de juillet ou d'août, soit à Spa, soit à Aix-la-Chapelle. Pour cette fois, je choisis Bade que je ne connaissais pas, et dont j'avais entendu faire le tableau le plus séduisant, tant pour les sites qui environnent cet endroit, que pour le grand nombre d'étrangers de toute nation qui y abondent. Il fallut donc prendre congé de nos voisins. Je gardai pour dernière visite la maison de madame de Sainte-Marie; car ce n'était pas ce qui m'embarrassait le moins, d'apprendre à ces dames que j'allais volontairement faire un voyage de plaisir, bien que je ne dusse rester que peu de temps; c'était toujours trop leur dire combien j'attachais peu de

prix à cultiver et obtenir un bien qui m'était presque offert, et qui, aux yeux de tout autre homme au cœur plus neuf, eût paru une faveur inappréciable.

Toutes ces réflexions me venaient en foule le jour où je me décidai à prendre congé. Je fus gauche, guindé, en abordant madame de Sainte-Marie. Elle me reçut froidement, il est vrai; mais toujours avec cette grâce, cette politesse qui la distinguaient, et que chacun se plaisait à reconnaître en elle; elle fut même si bonne pour moi dans cette dernière entrevue, que je me sentis presque honteux d'avoir si mal répondu à la confiance qu'elle avait bien voulu m'accorder. Mes torts à la vérité étaient involontaires; mais je ne me les reprochais pas moins. Cette jolie Aga-

the, si jeune, si heureuse, l'idole de sa mère, caressée de tout ce qui l'entourait, *m'aura-t-elle pardonné*, à moi, déjà vieux garçon, d'être resté froid admirateur de ses jeunes attraits? Voilà l'aveuglement des hommes : ils abandonnent presque toujours un bien réel pour courir après celui qu'ils ne peuvent atteindre. Quoiqu'il en soit, je me sentis soulagé d'un grand poids en sortant de chez ces dames. J'étais seul, la nuit était presque close; la beauté de la soirée, la pureté de l'air, invitaient à la rêverie; je m'acheminai lentement vers Blacourt, repassant dans ma tête les paroles toutes mesurées de madame de Sainte-Marie et la petite mine boudeuse de sa fille. C'était le dépit d'un enfant gâté, qui, pour la première fois

de sa vie, éprouvait une légère déception, ou le cœur n'était certainement pour rien. Non ! m'écriai-je en entrant dans la chambre de ma mère qui m'attendait avec impatience ; non , ce n'est point là la compagne qu'il faut à votre fils : son ame est trop aimante, trop tendre pour se méprendre à la nature du sentiment qu'il inspire. Nous passâmes presque toute la nuit à discuter sur l'exigeance de mes prétentions ; je n'en restai pas moins dans l'inébranlable résolution de ne prendre pour femme que celle qui toucherait mon cœur, et qui, en retour, me donnerait le droit de ne pas douter de son affection. Que m'importait à moi le monde que j'avais trop connu, le rang, les convenances dont je ne faisais au-

cun cas ; c'était du bonheur qu'il me fallait, du bonheur dont j'étais avide, que j'appelais de toutes les forces de ma pensée. Tout ce qui m'entourait était inanimé, froid, sans passion, par conséquent sans vie. Pour visiter plus à mon aise les alentours de Bade, je fis partir deux chevaux à l'avance, et enjoignis à mon domestique de m'attendre à Strasbourg. Pour éviter la grande chaleur de la saison, je résolus de ne voyager que la nuit ; je partis vers la fin de juillet. Cette manière de faire la route ne m'offrit rien de bien remarquable, seulement à Nancy, j'allai visiter les ateliers de broderie ; c'est la principale branche de commerce de cette ville : j'admirai l'alignement régulier des rues, la beauté de la plupart

des maisons, la propreté générale ; Nancy est sans contredit la plus jolie ville de France. Je regrettais qu'elle fût si peu animée. Ses belles et larges rues sont désertes ; l'herbe y croît comme dans les cours d'un vieux château qui n'est habité que quelques mois de l'année. Derrière la préfecture, il y a un parc magnifique, où je restai plus de deux heures en contemplation à l'ombre de ses vieux et beaux arbres. Malgré l'heure convenable et la beauté de la soirée, je n'y fus interrompu par la présence d'aucun promeneur. Les enfans seulement, guidés par leur bonne, y jouaient çà et là sur le gazon. Les soldats de la garnison y donnent leurs rendez-vous ; j'y fus témoin de plus d'un tendre tête-à-tête de ce genre. J'en éprou-

vai une impression pénible, ce qui eût suffi pour m'interdire l'entrée de cette promenade, quand bien même mon séjour à Nancy se fût prolongé. J'ai toujours été l'ami du beau : le libertinage à nu, *sans aucune enveloppe*, a selon moi quelque chose de si hideux que ni mes yeux, ni ma pensée, n'ont jamais pu s'y arrêter un instant.

A Strasbourg, les impressions que j'éprouvai furent d'une tout autre nature : les vieux souvenirs de cette ville, ses monumens, captivèrent entièrement mon attention. Qui a pu voir sans émotion le tombeau du maréchal de Saxe ? Quelle richesse de composition ! que d'ame, de poésie dans l'ensemble de ce morceau sublime ! Pour moi, je ne pouvais m'arracher de l'église qui renferme

ce chef-d'œuvre de l'art. Ma pensée se reportait au temps et aux actions du maréchal. Rentré chez moi, je voulus relire sa vie; j'avais besoin de la trouver en harmonie avec les traits fiers et majestueux de cette belle figure qui, en descendant dans la tombe, semble encore braver l'impitoyable mort!



II.

A Bade, j'eus une peine infinie à pouvoir *trouver* à me loger; les hôtels étaient encombrés de toutes parts. Le jour de mon arrivée, je me vis presque dans la nécessité de coucher à la belle étoile; heureusement, mon domestique parlait bien l'allemand. A force de dé-

marches, il finit par me découvrir une petite mansarde dont, bon gré mal gré, il fallut bien s'accommoder en attendant mieux. *A part* ce petit inconvénient, je ne me trouvais jamais aussi bien qu'à *Bade*. Chacun y peut vivre à sa guise; la société y est brillante et des mieux choisies. Beaucoup de familles, connues de Strasbourg et de Carlsruhe, viennent s'y installer pour toute la belle saison. Outre le cercle des jeux, qui est ouvert tous les jours et pour tout le monde, il s'y donnait alors des bals très remarquables, tant au château de la grande-duchesse que dans les maisons particulières.

Mais rien ne pourrait rendre combien, dans ce pays enchanteur, la nature s'est montrée belle, riche, variée.

Tout y parle au cœur ; l'ame y est doucement émue, et s'élève involontairement vers l'auteur de tant de merveilles. J'allais souvent déjeuner à un joli villagenommé Lichtenthal, qui se trouve à droite, en sortant de Bade, sur la route de Carlsruhe. Rien de plus romantique que la position de ce petit endroit : partout des fleurs odoriférantes, de la verdure. Le torrent qui descend des montagnes voisines vient se rouler en murmurant au pied des murs d'un vieux monastère, et va retomber en cascades au milieu des rochers. Ce couvent de dames carmelites est des plus austères ; il a une haute réputation dans l'histoire du pays. Plusieurs grandes princesses y prirent le voile à diverses époques. Alors il n'était bruit que d'une

jeune fille de qualité qui, pour échapper à la tyrannie de sa famille, était venue se réfugier dans cet asile de silence et de paix pour qui y apporte un cœur libre. La jeune novice était à la veille de prononcer ses vœux ; chacun, à ce sujet, faisait un commentaire. Cette circonstance ajoutait encore aux charmes que je trouvais dans mes promenades favorites. Comme mon souvenir s'arrête avec complaisance à ces délicieuses matinées d'été où, levé avant l'aurore, j'allais traverser le torrent ; puis je gravissais la montagne parsemée de fleurs qui le domine. Arrivé au sommet, je m'asseyais sur un banc de mousse fraîche. Là, ma vue s'étendait au loin dans le bois, et venait s'arrêter dans les cours du couvent, où je croyais reconnaître,

sous les habits de bure, à sa démarche plus légère, au milieu de ses compagnes, la jeune fiancée des autels. Je lui adressais des vœux, des paroles incohérentes. Puisse-tu, heureuse fille du ciel, avoir été amenée dans cette demeure par le libre choix de ton cœur; mais, que je te plains, infortunée! si l'amour sans espoir habite avec toi cette enceinte. Tes vœux sont téméraires! tu ne guériras pas; car tout, autour de toi, invite à la tendresse; tout y parle d'aimer. Les oiseaux ont choisi pour demeure favorite les arbres frais et touffus qui ombragent les fenêtres de ta cellule : ils y chantent leur amoureuse ivresse. Non, ce n'est point sur cette rive enchantée qu'une âme tendre peut conjurer l'amour. Mes pro-

menades avaient presque toujours le même but. Un jour que je m'étais laissé entraîner, plus tard que de coutume, aux charmes de mes méditatives rêveries, j'en fus tiré par la présence d'un inconnu qui vint s'asseoir tout près de moi. S'il eût été plus jeune, je l'eusse pris, sans nul doute, pour l'amant désespéré de la jeune religieuse; mais l'âge, la tournure grave de l'étranger devaient éloigner toute conjecture à cet égard. Après plus d'un quart d'heure de silence, il me communiqua les remarques qu'il faisait sur les beautés des sites dont nous étions environnés. La conversation entre nous fut bientôt établie d'une manière attachante. Nous descendîmes ensemble la montagne; ma voiture m'attendait derrière les murs

du couvent, j'offris à ma nouvelle connaissance d'y prendre place pour rentrer à Bade. Il me remercia avec cette discrète politesse qui distingue presque toujours un homme de certaine condition. « J'ai là, me dit-il en me montrant une maison qui se trouvait à notre portée, la société avec laquelle je suis venu ici ; mais j'espère bien avoir l'honneur de vous revoir. » Nous nous séparâmes satisfaits l'un de l'autre : nous ne nous connaissions, *à la vérité*, que depuis quelques instans, *ou plutôt pas*. Cependant nos pensées s'étaient communiquées avec tant d'abandon, avec un charme toujours si puissant de la sympathie, que si le hasard nous réunissait, nous ne pouvions plus nous regarder comme tout à fait étrangers.

c'est ce qui arriva à quelques jours de là.

Un soir, poussé par l'oisiveté, j'entrai au cercle ; il y avait bal, la salle était encombrée de monde ; d'un côté, les joueurs au teint pâle, aux regards hébétés, se disputant les places autour du tapis vert de la rouge, de la noire, et autres jeux aussi ignobles ; d'une autre part, les danses, les ris, la folâtre jeunesse, les femmes au teint blanc, rosé, la tête couronnée de fleurs, la gorge nue et palpitante ; les jeunes gens les regardant avec amour, espérance, s'enivrant de leurs douces haleines. Puis tout cela, au son d'une mélodieuse musique, au milieu des bois, par un beau ciel azuré d'été ; au murmure des eaux où venait se refléter

la pâle et douce lueur de la lune. Je venais de quitter le salon, où *seul* ! j'étais isolé au milieu de tant de monde, quand je me vis suivi par un homme que je ne tardai pas à reconnaître pour celui que je regrettait de ne point encore avoir rencontré. Il m'aborda comme si j'étais déjà une vieille connaissance ; me fit d'aimables reproches sur la promptitude avec laquelle je quittais le bal, qui, ce jour-là, disait-il, était des plus brillants ? Puis, après une pause et un soupir à moitié compromis, il me dit : Au reste, vous avez bien raison ; si j'étais seul, on ne me trouverait guère au milieu de ces cohues, où l'on est exposé à ne pas rencontrer une figure amie. Que voulez-vous, il faut bien se laisser

entraîner par le torrent, quand sur le bord on ne trouve pas une branche salutaire pour nous retenir.

Avant de nous séparer, nous nous donnâmes rendez-vous pour le lendemain aux ruines d'un vieux château fort, habité jadis par les anciens ducs souverains de Bade, et qui tombe de vétusté *déjà* depuis plusieurs siècles. La position de ce vieux donjon, au sommet d'une montagne dont la hauteur est prodigieuse, est des plus pittoresque : il est difficile d'y arriver autrement qu'à pied. Le trajet en est long et pénible. Le guide que j'avais fait prévenir vint me prendre au point du jour. Je tenais à être au rendez-vous le premier : ma curiosité était excitée par les dernières paroles de

l'étranger; je me sentais attiré par un attrait dont je ne cherchais point à me rendre compte, mais qui était bien nouveau pour moi, qui avais été jusqu'alors naturellement froid, peu communicatif, et défiant de tout ce qui aurait semblé venir se jeter à ma tête : c'est qu'il y avait en cet homme quelque chose de noble, de fier, qui ne permettait aucune réflexion équivoque et qui bannissait toute défiance. Il s'exprimait avec ame, sensibilité. Je croyais le voir à l'unisson de mon diapason; j'avais cru lire dans ses regards quelques peines secrètes : tout cela était pour lui autant de droits à la bienveillance que je me sentais disposé à lui accorder.

Je l'attendais depuis plus d'une heure,

au milieu de ces amas de pierres noircies par le temps, à moitié recouvertes de mousse jaune et humide, quand je le vis paraître. Il me conduisit à une des tours du vieux donjon, où se trouvaient encore quelques pièces presque intactes. Nous remarquâmes surtout l'architecture bizarre des fenêtres, d'où nous découvrions une vue presque unique en beauté. Après avoir disserté surtout ce qui s'offrait à nos regards, nous en revînmes à ce qui nous était personnel. Mon compagnon m'apprit qu'il était colonel d'un régiment qui se trouvait en garnison à Strasbourg, ce qui le mettait à même de se partager entre les devoirs de son état et les soins qu'il prodiguait à sa femme, plutôt en amant qu'en mari (ce furent là ses propres

paroles). J'en concluais, que le colonel avait fait un mariage d'amour, que sa femme était jeune, jolie, peut-être un peu coquette pour le repos d'un homme qui paraissait avoir passé la cinquantaine. Il reprit : Ma femme aime le monde, les plaisirs de son âge, cela est bien naturel, et pourtant je suis assez injuste pour désirer qu'il en soit autrement. Tenez, mon cher monsieur, on ne peut fuir sa destinée : elle s'explique tout entière par nos penchans naturels, ce qui nous plaît de nommer souvent la fatalité. Mais nous reviendrons sur tout cela une autre fois, je ne veux pas vous effrayer par la philosophie peut-être un peu sévère de mes principes. Vous êtes jeune encore cependant, où je me trompe fort, ou vous

avez assez vécu pour apprécier les hommes et les choses à leur juste valeur. J'espère bien qu'à l'avenir nous ne compterons plus sur les faveurs du hasard pour nous revoir. Voilà mon adresse, venez au plus tôt ; la maison que nous habitons, ma femme et moi, est jolie, très confortable. Je la tiens d'un Anglais qui en est le propriétaire, et qui voyage en ce moment. Si vous y trouvez un logement à votre convenance, je vous le céderai avec plaisir, et je m'estimerai heureux de pouvoir vous être agréable, en cette circonstance comme en toute autre.

Je quittai le colonel, après avoir passé avec lui une partie de la matinée, qui me parut trop courte, me promettant bien de profiter de ses offres obli-

geantes , puisque c'était un sûr moyen de nous rapprocher. Je me félicitais plus que jamais d'avoir fait sa connaissance, et m'efforçais de répondre de mon mieux à la noble franchise dont il accompagnait ses moindres procédés.

Je ne tardai pas, comme on le pense bien, à me présenter chez lui; je fus reçu comme j'avais tout lieu de m'y attendre. Il me présenta à sa femme, qui, à son exemple, me fit le meilleur accueil. J'aurais voulu la trouver plus belle, à cause des sentimens vifs que paraissait avoir pour elle le colonel. Cependant elle n'était point sans agrémens: la plupart des hommes devaient même la trouver jolie; mais ce n'était pas là mon type de beauté, et chaque individu a le sien. Bientôt je me trou-

vai installé dans cette maison, comme faisant partie de la famille. Le temps s'écoulait avec une rapidité que j'aurais voulu retenir; l'époque par moi fixée pour retourner à Blancourt était proche. Les lettres de ma mère étaient plus pressantes; cependant je ne pensais point à partir

Malgré la différence de nos âges, le colonel était devenu mon ami, le confident de mes plus secrètes pensées; nos causeries devenaient chaque jour plus longues, plus attachantes. Je lui parlais de ma mère, du désir qu'elle avait de me voir marié avant de terminer sa carrière. Elle a raison, me disait le colonel, il faut que chacun paie son tribut à la société; pour moi, je ne suis point en reste de ce côté-là, me voilà

à ma seconde femme. Mais je veux vous mettre au courant de l'histoire de ma famille; ce que vous apprendrez vous sera peut-être de quelque utilité pour l'avenir! Nous étions seuls, près l'un de l'autre, dans un joli pavillon, à l'extrémité du jardin de la maison; notre solitude ne pouvait être troublée que par quelques visites étrangères. Madame de Brice me paraissait trop frivole pour venir prendre part à nos entretiens qui étaient toujours sérieux. Il commença à peu près en ces termes :

Je suis né en Normandie, dans le pays de Caux, à trois lieues de Bolbec; ma famille est noble et ancienne dans le pays, mais peu fortunée. Je suis le second fils de neuf enfans qu'eut mon

père. Ils vécurent tous en âge d'homme; mon frère aîné et moi fûmes destinés à prendre le métier des armes.

Mes autres frères entrèrent, encore enfans, dans des couvens de différens ordres; j'avais trois sœurs, une seulement se maria de manière à satisfaire l'orgueil de mon père. Les deux autres furent impitoyablement sacrifiées; ni leur angélique beauté, ni la répugnance prononcée qu'elles avaient pour la vie monastique, ni leurs larmes ne purent leur faire trouver pitié auprès de l'auteur de leurs jours. La plus jeune existe encore : elle est dans ce moment abbesse d'un couvent qui se trouve dans les Pyrénées, à quelque distance de Bagnères.

Peu de temps après ces dispositions

prises de la part de mon père, pour assurer le sort de sa nombreuse famille, la révolution éclata avec toutes ses horreurs, et sa tête vénérable, blanchie dans la pratique de toutes les vertus, fut tranchée par la hache homicide du bourreau. Quoique bien jeune alors, la fin déplorable de mon père me causa une douleur que le temps n'a que faiblement adoucie. Mon désespoir n'eut point de bornes ; comme un insensé, je poussais des cris de rage, quand mon frère m'apprit cette horrible nouvelle. J'étais encore au collège, où je me préparais pour commencer ma carrière militaire dans le même régiment où il venait lui-même de prendre du service comme sous-lieutenant ; mais l'état où était réduite notre malheu-

reuse patrie, nous fermait momentanément cette carrière. Nous allâmes rejoindre ma mère, qui était restée paisible propriétaire de la terre de Normandie qui nous appartenait, et que les assassins de mon père nous avaient laissée sans doute par oubli.

Ma mère avait un caractère froid, égoïste, qui la préserva toujours de toute inquiétude sur le sort de ses enfans. Emmanuel, mon frère aîné, devint donc le chef, le protecteur naturel de notre maison; il en était digne à tous égards : son ame était noble et grande, son cœur tendre et généreux. Soldat intrépide, il voulut reprendre du service; c'était d'ailleurs dans les armées qu'à cette désastreuse époque l'honneur français semblait s'être ré-

fugie ; il fit ses premières campagnes avec Bonaparte, et obtint un avancement rapide. Je marchais avec orgueil sur ses traces : en Egypte, je combattais à ces côtés, et plus d'une fois, dans les déserts arides, son bras soutint ma faiblesse. Au retour, je fus retenu près de dix-huit mois dans mon lit, par une maladie cruelle, suite des fatigues sans nombre que j'avais endurées sous l'influence de ce climat brûlant. Pendant ce temps, mon frère suivit l'armée en Italie ; depuis cette époque, nous nous trouvâmes toujours séparés dans nos campagnes. En Espagne, Emmanuel fut couvert de gloire, et d'honorables blessures, dont les suites devaient plus tard le conduire au tombeau. Cependant, ses plaies se cicatrisèrent ; une

santé apparente lui revint, grâce aux soins d'une jeune fille qui, comme un ange gardien, dont elle avait la forme, vint s'asseoir à son chevet. Hélas ! dans la position de mon frère, c'était là l'ennemi qu'il fallait le plus redouter. Qu'il eût été beau de combattre et de vaincre ; mais la belle Ida ne devait point trouver de rebelle ! C'était une de ces créatures célestes que nous promettons nos rêves au matin de la vie, pour charmer notre avenir, et que nous ne retrouvons presque jamais en réalité. Le père d'Ida venait d'être massacré par les Français, à qui il avait voulu empêcher le pillage de sa maison ; et son enfant unique, bel ange d'innocence et d'amour, allait devenir la proie d'une soldatesque effrénée, pour

qui rien n'est sacré quand elle ne craint pas le châtement de ses crimes. Les cris de la malheureuse attirèrent Emmanuel dans cette maison, où il trouva la jeune fille échevelée, à genoux près du cadavre sanglant de son malheureux père, demandant grâce pour son honneur, et ne l'obtenant point. A la vue d'un de leurs chefs, les coupables prirent la fuite, et Ida fut sauvée. Emmanuel ne s'en tint pas là ; la jeune fille était seule, sans autre protection que sa croyance fanatique et sa vertu de vierge. Il apostâ auprès d'elle deux hommes qui durent lui servir de sauve-garde et la garantir de toute insulte pour l'avenir. Puis, il courut lui-même à de nouveaux périls, emportant dans sa pensée les traits

de la belle Espagnole : pourtant il n'espérait plus la revoir. A quelques jours de là, il fut grièvement blessé aux portes de Barcelonne, c'était la ville qui renfermait Ida, et porté presque mourant dans une église qui servait d'ambulance aux blessés de notre armée.

Pendant plusieurs jours, il ne vit, n'entendit rien de ce qui se passait autour de lui ; puis, quand il reprit ses sens, que ses yeux se rouvrirent à la lumière, il se crut bercé par l'un de ces heureux songes, dont on voudait vainement prolonger la durée. Les douleurs de son corps s'endormirent ; il ne sentit que le bonheur d'être soutenu dans les bras d'une femme que son cœur ne tarda pas à reconnaître. De grâce, lui dit la jeune fille, ne parlez pas ; car votre vie

est encore en danger. Vous êtes impatient de savoir comment vous vous trouvez ici, dans cette chambre qui est la mienne; je vais tout vous dire, mais ne me reconnaissez-vous pas? C'est moi, la pauvre Ida, malheureuse orpheline, à qui vous avez sauvé l'honneur, et qui ne l'a point oublié. J'ai appris par l'un des soldats que vous aviez placés près de moi, que vous étiez blessé, livré à des soins étrangers et peu attentifs; je n'ai point voulu en savoir davantage. Aidée de ces hommes, je suis allée vous prendre au milieu de vos compagnons d'infortune; je vous ai amené ici, d'où vous ne sortirez pas, n'est-il pas vrai? tant que mon dévouement vous sera nécessaire.

Puis en cessant de parler, Ida, trem-

blante d'en avoir trop dit, appuya ses jolis doigts sur la bouche du malade, pour le contraindre au silence. Leurs regards alors se confondirent, et Ida put lire dans ceux d'Emmanuel combien il y avait d'amour, de reconnaissance pour elle. Pendant tout le temps que dura le danger du malade, Ida fut infatigable : le jour, la nuit, toujours aussi attentive, pour elle point de repos, tant qu'elle dut craindre pour les jours de celui qui déjà lui était plus cher que la vie. Puis quand elle le vit en convalescence, ses larmes, ses craintes prirent un tout autre caractère. Ce fut bien pis, quand il parla de rejoindre l'armée. Fille charmante, lui disait-il avec attendrissement ! ah ! crois-le bien, avec toi seule, je passerais ma vie, mais

l'honneur m'appelle. Puisses-tu comprendre combien il m'en coûte pour obéir ! Ton image enchantée me suivra et guidera mes pas à la victoire ; tu seras mon avenir et ma récompense.

Mais la jeune fille, simple enfant de la nature, ignorante du monde et de ses froides convenances, ne comprenait rien aux paroles de son amant ; tout entière à la douleur dont son âme tendre était la proie, la tête doucement penchée vers la terre, elle semblait y chercher un refuge contre le malheur dont elle était menacée. Tout à coup, relevant ses regards abattus, ses beaux yeux semblèrent se ranimer par une réflexion subite. Non, non, dit-elle, cela est impossible, tu n'as pu en con-

cevoir la pensée ; tu sais trop bien que ton Ida ne pourrait vivre loin de toi, et que si tu t'éloignes, sa mort est certaine ; je suis à toi, tout à toi ; les fatigues ne m'effraieront point, quand nous les partagerons ensemble.

Fière de t'appartenir, je te suivrai partout où sera le danger : le ciel n'a-t-il pas déjà béni notre union ? Ne suis-je pas ton épouse, ton amante ? ou si ton cœur infidèle a déjà changé, que tu me refuses ce titre, si sacré, si doux, je deviendrai ton esclave soumise. Voistu, les autres jeunes filles ont un père, une mère, pour les aimer, les protéger ; moi, je n'ai rien : les tiens m'ont tout ôté. Je t'aime pour tout ce que j'ai perdu ; en toi seul j'ai mis l'espérance de ma vie ; ma vie, déjà si triste,

si solitaire ; sans doute il y a des femmes plus belles , mais aucune d'elles ne saura t'aimer comme moi. Il est des sentimens , une manière d'aimer , que les gens heureux ignorent , et qui les effraieraient. Ne me fais pas regretter de t'avoir placé dans ma pensée comme dans mon cœur , au-dessus de tout ce qui respire. Mon bon père me disait : Ida , mon enfant , crains les hommes ; ils sont tous faux ou trompeurs pour ton sexe. Mais c'est que mon père ne te connaissait pas ; c'est qu'il ne t'avait jamais vu. N'est-il pas vrai ? Mon bien , ma vie ! oh ! parle , mon Emmanuel , que ta voix me rassure ; cette voix chérie , qui , jusqu'ici n'a frappé mon oreille que pour rassurer mon cœur et pour l'atten-

drir, je ne l'entendrai point se parjurer.

Que vous dirais-je ? c'est par des discours aussi passionnés, c'est par une abnégation entière d'elle-même, que la belle jeune fille finit par se rendre maîtresse absolue de son amant, s'empara de tout son être. Ah ! qui de nous eût été plus fort, ou plutôt heureux, mille fois heureux, celui qui, dans le cours de sa vie, a rencontré une Ida ? Mon frère ne lui céda pas en générosité : il épousa celle qui s'était volontairement donnée à lui ; celle dont l'ame était trop élevée pour oser même en manifester le désir. Il avait promis à notre père de ne jamais faire qu'un mariage de convenance, un mariage qui le mît à même de soutenir dignement son nom, son rang. Nous

étions tous convaincus, dans la famille, que mon frère était trop sage pour en agir autrement; aussi, ne pûmes-nous nous empêcher de blâmer sa conduite, de haïr même l'infortunée qui venait innocemment déranger nos projets, nos espérances de famille. Cette femme malheureuse n'en fut pas moins la meilleure des épouses, la plus tendre des mères. Dans son ame passionnée, c'étaient réfugiées toutes les vertus que nous recherchons vainement chez la plupart des autres femmes. Pendant plusieurs années, il fut impossible de la séparer de son époux pour la plus courte absence. Cette vie aventureuse et pénible pour une faible femme, ne la rebutait point. Elle eut plusieurs enfans qui ne vécurent pas.

Pourtant Emmanuel, la voyant enceinte pour la quatrième fois, voulut à tout prix ménager la vie de son enfant, et résolut de conduire sa femme à Barcelonne, dans la petite maison qui lui appartenait, où il l'avait vue pour la première fois, au milieu d'un ruisseau de sang et d'une scène de carnage; mais qui depuis était devenue le berceau de leurs amours. A cet effet, il ordonna en maître cette cruelle séparation, et la tendre épouse se soumit, dans l'espoir que cet enfant pour qui elle faisait un aussi grand sacrifice, viendrait encore resserrer leur union. En s'arrachant des bras de sa femme, mon frère sentit plus que jamais tout ce qu'elle valait. Je le vis à cette époque; il était anéanti. Il m'apprit tous ces détails,

qui alors m'intéressaient peu. Je ne voyais que les torts qu'il avait eus en épousant dans sa position une femme sans fortune, sachant qu'il lui eût été facile de faire, sous tous les rapports, un brillant mariage. Mais, je le répète, mon frère avait une ame élevée qui n'admettait point de calcul quand l'honneur avait parlé. Au reste, il ne se repentit jamais de ce qu'il avait fait; ma belle-sœur fut, jusqu'à son dernier jour, l'honneur et l'exemple de son sexe.

Pendant trois ans, elle resta à Barcelonne dans la solitude la plus absolue. Son enfant, qu'elle allaitait elle-même, était sa seule consolation en l'absence de son époux. Pendant ce temps, Emmanuel n'oubliait pas entiè-

rement sa femme; mais sa vie, si active, si aventureuse, le rendait plus léger. Tour à tour les fatigues de la guerre, les plaisirs du monde, le commerce des femmes qu'il aimait, éloignaient momentanément de sa pensée la jeune mère qui lui tendait les bras, et ne vivait que de l'espoir d'être bientôt réunie à lui. Puis, sa santé s'altéra d'une manière visible et alarmante; d'anciennes blessures se rouvrirent. Il obtint un congé pour rentrer dans ses foyers. Il se souvint alors qu'il avait une Ida, que par elle ses maux seraient adoucis. Elle n'avait point partagé ses plaisirs; mais il était bien sûr de la retrouver aux jours de l'adversité. Il lui écrivit donc de venir, et la douce créature ne le fit pas long-temps at-

tendre. Ce fut moi qui fus chargé d'aller à sa rencontre, pour la conduire en Normandie, près de ma mère, où mon frère s'était retiré. Je n'oublierai jamais l'émotion que j'éprouvai à sa première vue : il serait difficile de se faire une idée d'une créature plus belle et aussi touchante. Nous fîmes ensemble à peu près trente lieues. Après les premiers complimens d'usage, elle sembla ne point s'apercevoir que j'étais là; sa figure si mobile décelait les peines secrètes qui bouleversaient son ame. Son enfant fut seul l'objet de son attention pendant toute la route; ses regards furent constamment attachés sur lui. Souvent, en le pressant dans ses bras avec amour, elle lui disait : Daria, tu vas voir ton père; dis,

n'es-tu pas heureuse? Hélas! puisse-t-il bientôt retrouver la santé pour t'aimer comme ta mère t'aime. Vois-tu, ma fille, il n'y a que malheur et abandon pour la pauvre orpheline. Puis, les larmes qui s'échappaient à la dérobée des beaux yeux de la jeune mère, allaient rouler sur le visage brun et velouté de la petite Daria, qui semblait déjà comprendre et partager les souffrances de celle à qui elle devait le jour. Il y avait du sentiment dans les regards de cet enfant : les caresses qu'elle prodiguait à sa mère étaient presque passionnées; sa petite figure de trois ans n'était point rieuse comme celle des autres enfans. L'expression en était mélancolique et chagrine; puis son corps était si frêle, si souffreteux,

qu'on eût dit qu'en étreignant sa mère qu'elle ne quittait pas une minute, elle allait exhaler son dernier souffle. Nous entrâmes tous les trois dans la chambre d'Emmanuel qui nous attendait avec une impatience qui, dans son état, ne pouvait que lui être funeste.

Depuis plusieurs jours ses souffrances l'avaient forcé à garder le lit, mais pour recevoir sa femme, il voulut se lever, s'habiller comme s'il eût été en bonne santé, et peut-être y mit-il plus de recherche. Je veux, disait-il à ma mère qui voulait vainement le retenir, ménager sa sensibilité, *l'appareil* de mes maux la tuerait. Oh ! vous ne pouvez comprendre ce qu'il y a de tendre, de noble dans le cœur de mon Ida, de ma femme ; car je suis fier de lui donner

ce titre dont vous m'avez fait un crime, avec vos froids calculs, vos détestables convenances : mon nom, par elle, ne sera pas souillé, je descendrai dans la tombe avec cette assurance.

Puis, quand il la revit, cette femme si chère, qu'il se sentit couvert de ses baisers, inondé de ses larmes, ses forces déjà épuisées l'abandonnèrent tout à fait. Tous les trois enlacés ensemble, on eût dit qu'il n'y avait là qu'une seule vie. La petite Daria s'était pendue au cou de son père dont nous ne pouvions l'arracher ; sa voix faible et argentine ne faisait entendre que ces mots : Je t'aime, tu es mon père ; la pauvre enfant le voyait pour la première fois, mais c'était encore la tendre Ida qui parlait par la bouche de sa fille.

La position physique de mon frère devenait chaque jour plus alarmante ; nous appelâmes les hommes de l'art les plus distingués. Vains efforts, chimériques espérances ; l'heure fatale avait sonné ! Depuis la mort de mon père , mon frère avait été le plus cher objet de mon affection. L'idée de le perdre m'ôtait presque l'usage de la raison. Constamment il avait été mon émule, mon meilleur ami ; il m'avait protégé dans toutes les circonstances épineuses de la vie, avec la tendresse d'un bon père. Quand il vit sa fin proche , il me fit appeler. Henri, me dit-il avec un pénible effort, je vais mourir ; il est cruel de quitter la vie avec autant de sujets de l'aimer. Je connais assez ton

cœur pour être sûr que tu protégeras et aimeras l'enfant de ton frère ; je suis donc rassuré sur le sort de cette innocente créature. Mais Ida, la femme de mon cœur, va se trouver seule, étrangère au milieu de ma famille, dont elle n'a reçu qu'un accueil froid et dédaigneux ; promets à ton frère, à son lit de mort, de faire respecter sa veuve, de défendre ses droits, de la guider enfin dans le court chemin qu'elle a encore à parcourir sur cette terre ; car, vois-tu, le germe de la mort est déjà dans son sein, ta tâche sera courte, et peu difficile ; puis quand son heure dernière arrivera , oh ! qu'elle ait aussi une main amie pour lui fermer les yeux. Tu lui diras , pour adoucir le passage, que je

l'attends. Henri, retrouver Ida dans un meilleur monde, c'est-là le ciel que j'envie!

Je n'ai pas besoin de vous dire que je promis sans efforts tout ce que me demandait mon frère; à genoux près de son lit, j'aurais donné une partie de ma vie pour prolonger la sienne; il m'avait abandonné une main que je couvrais de baisers et de larmes. Puis, en me relevant: je vis Ida, debout, pâle, froide comme une statue de marbre; il n'y avait plus de larmes dans ses yeux: la source en était tarie avec l'espérance; sa douleur était éloquente, calme comme la mort qui la faisait naître. Le soir de ce même jour, mon frère n'existait plus que dans nos cœurs !!!

En cet endroit de son récit, les yeux

du colonel se remplirent de larmes, son émotion était visible, il tomba dans une rêverie profonde. Par discrétion, je crus devoir sortir du pavillon, car je savais qu'il est une douleur dont la pudeur s'effarouche par la présence d'un indifférent, et pourtant je ne l'étais point. Ida, ce nom désormais ne devait être prononcé par ma bouche qu'avec un saint respect. Et toi, Doria frêle et chétive créature, qu'étais-tu devenue ? Mon cœur et ma pensée bûr-laient déjà de l'apprendre.

Le lendemain, le colonel était sur la route à Strasbourg : sa présence était devenue nécessaire à son régiment ; il devait rester quinze jours sans revenir à Bade. Je restai donc seul, sous le même toit que madame de Brice, nous

voyant à toute heure du jour ; bientôt il s'établit entre nous une familiarité qui d'abord me parut toute fraternelle. Cependant, je ne pouvais me dissimuler que les manières de cette adme ne fussent peu naturelles, souvent même prétencieuses et pleines de coquetterie ; mais je n'étais pas moins flatté des frais qu'elle semblait faire pour me plaire.

Un soir, au retour d'une longue promenade, où elle était restée constamment appuyée sur mon bras, nous rentrâmes par la petite porte du jardin qui se trouvait au bord de la rivière. Nous allâmes nous asseoir en silence sous un berceau de roses, de chevrefeuilles, dont le parfum vint subitement jeter mes sens dans le plus doux ravissement. Involontairement je me rapprochai de madame

de Brice ; sa main , je ne sais comment , se trouva dans la mienne , sans qu'elle cherchât à l'en retirer. Bientôt enhardi par ce premier succès , ivre de ce besoin d'aimer qui maîtrisait tout mon être , le cœur gros de soupirs , j'osai la presser dans mes bras , et par les discours les plus brûlans , je parvins à lui faire partager mon délire... Puis , mes sens satisfaits me laissèrent la liberté de réfléchir ; j'eus horreur de mon crime , et peu s'en fallut que je ne reprochasse à cette femme la facilité de sa défaite ; car je n'avais rien prévu , rien calculé : mes désirs avaient eu la durée d'un éclair que le moindre refus aurait fait disparaître. Comment avait-elle pu se méprendre à la nature de mes sentimens pour elle ? avant ce jour fatal ,

rien dans ma conduite n'avait dû lui donner le change. Maintenant de quel œil devais-je oser regarder le colonel ? cet homme si bon , si délicat , qui m'avait donné dans sa propre maison l'hospitalité la plus franche , sans autre recommandation que la confiance que j'avais su lui inspirer.

Après avoir quitté assez brusquement madame de Brice , je me mis au lit dans une agitation qui me tint éveillé presque toute la nuit. J'eus un instant le désir de faire , de présenter des lettres nouvellement arrivées , qui m'avertissaient que l'état de ma mère avait empiré , et que sa vie était en danger. Puis enfin , je trouvai qu'il y aurait trop de lâcheté à punir une femme à laquelle je n'avais à repro-

cher que son trop de faiblesse pour moi. Le lendemain, je la revis, fraîche, minaudière, agaçante plus que jamais. Alors, mes remords s'endormirent ; je cherchai à entretenir de mon mieux l'erreur qui la portait à croire que l'empire qu'elle exerçait sur moi était irrésistible. Je rassemblai toutes mes forces, pour faire bonne contenance au retour du colonel, que je me décidai enfin à attendre. Il revint, et j'avoue à ma honte que je soutins mieux mon rôle, que d'abord je ne l'avais espéré ; cependant ma position, dans cette maison, était des plus pénibles, et à tout prix il fallait la faire cesser. J'aimais, je respectais le colonel, et j'étais dans la nécessité de le tromper chaque jour ; autant dans le prin-

cipe de notre connaissance , j'avais mis de soins à me trouver seul avec lui , autant maintenant j'évitais tout rapprochement. Je n'étais pas assez corrompu pour qu'il ne s'aperçut pas bientôt que ma manière d'être pour lui avait changé.

Plus de ces longues et délicieuses causeries, où le colonel me laissait voir à découvert toute la noblesse de son ame, toute l'étendue et la variété de ses connaissances, et la droiture de son caractère; où je m'étais laissé aller moi-même à cette douce et sympathique confiance; où, sûr d'être compris, le cœur se montre à nu, sans réticence et sans arrière-pensée; car, entre gens de bien, l'amitié, plus délicate que l'amour, ne se cimente et ne s'ac-

croît que par l'estime que l'on sait mutuellement s'inspirer.

Après avoir averti mes hôtes de mon prochain départ, j'allai prendre congé des lieux qui, depuis plus de six semaines, avaient charmé mes yeux et attendri mon cœur. Rien ne fut oublié, les ruines, la cascade, le torrent, le cloître, les rochers; je fis de tristes adieux à cette belle nature. Les chemins commençaient déjà à se couvrir de feuilles jaunes; les oiseaux, attristés par l'approche de l'automne, ne faisaient entendre leur ramage qu'à de longs intervalles: leur voix était plus faible, plus mélancolique qu'aux beaux jours de l'été.

Je ne sais comment madame de Brice s'y prit pour évincer son mari, mais elle passa seule avec moi une partie de la

journée de mon départ; les regrets qu'elle me témoigna sur mon éloignement me parurent sincères : les larmes d'une femme ont tant d'éloquence, surtout pour celui qui s'en croit aimé, que j'oubliai dans ce dernier tête-à-tête mes sages résolutions. Bien mieux, nous convînmes d'avoir ensemble une correspondance suivie, et je promis d'aller passer l'hiver à Paris où elle avait sa résidence habituelle. Nous dinâmes ce jour-là tous les trois ensemble, c'est-à-dire que le colonel fut des nôtres; pendant tout le temps que dura le repas, ce fut lui qui fit les frais de la conversation. Je ne l'avais jamais vu plus aimable, plus confiant, la sérénité de ses traits redoublait encore mon embarras; puis, quand il me vit prêt à monter en voi-

ture : Mon cher baron, me dit-il, à notre première réunion, faites-moi souvenir que je vous dois la suite de l'histoire que je vous ai commencée. Veuillez aussi remettre cette lettre à madame de Sainte-Marie. Je crois ne m'être pas trompé; voyez si c'est bien-là l'adresse de vos voisins de campagne.

En ce moment, le postillon me voyant installé dans ma voiture, mit les chevaux au galop, et je n'eus pas le temps de faire un signe affirmatif. Ma surprise était extrême; je ne savais à quelle conjecture m'arrêter. Comment? et depuis quand le colonel connaissait-il madame de Sainte-Marie? Dans nos longs et fréquents entretiens, j'avais quelquefois parlé de cette dame et du projet qu'avait eu ma mère de m'unir à sa fille. Les

réponses du colonel à cette occasion m'étaient bien présentes. J'étais donc sûr que la mère, la fille, et enfin toute cette famille lui étaient parfaitement inconnues? Mais, cette lettre, de qui la tenait-il? En la regardant de plus près, je reconnus que l'adresse était écrite par une main de femme. Assurément ce n'était pas madame de Brice, elle se serait adressée directement à moi pour me la remettre; et puis, il y avait si peu de rapport de mœurs, de caractère entre ces trois femmes, que c'eût été l'absurdité la plus étrange, que de supposer entre elles le moindre rapprochement amical. Il fallait donc attendre que le temps vint percer ce petit mystère, que toutes mes réflexions ne purent alors approfondir.

Si je n'avais consulté que mon impatience, en arrivant à Blancourt, j'aurais volé chez madame de Sainte-Marie; mais l'heure était trop avancée, il me fallut attendre au lendemain. Grâce à cette circonstance, ces dames eurent ma première visite; la mère surtout sembla me savoir gré de mon empressement à me rapprocher d'elle, puis enfin je remis ma missive. Ce fut Agathe qui la reçut, en rompit aussitôt le cachet, en disant à sa mère : J'ai reconnu l'écriture, maman, c'est encore Daria qui m'écrit !

J'éprouvai une sensation que je ne saurais exprimer, en entendant prononcer le nom de Daria; je ne la connaissais cependant que par le récit du colonel, qui ne me l'avait représentée que comme

un faible enfant, plein de grâces et de sensibilité... Eh bien! son souvenir avait été souvent présent à ma pensée; je la voyais encore étreignant son père dans ses petits bras; je songeai à l'isolement, au cruel abandon où avait dû se trouver réduite cette charmante créature à la perte de sa mère, que je savais n'avoir survécu que peu de temps à l'époux qu'elle adorait. Puis des années s'étaient écoulées, et la fille de la belle espagnole avait dû hériter des vertus et peut-être de la beauté de sa mère. C'est ainsi que déjà mon imagination me la représentait. Que de fois avant de quitter Bade, il me vint à l'idée de prier le colonel de me continuer l'histoire de sa famille; mais ma position, mes torts envers lui m'avaient rendu si

timide, si gauche que je n'osai jamais ramener la conversation sur ce sujet. Cependant, en le quittant, l'espoir qu'il avait bien voulu me donner de reprendre la suite à notre première réunion, sans me satisfaire entièrement, fut du moins dans ma pensée une perspective qui calma mon impatience.

Agathe venait d'aller se placer dans l'embrasure d'une fenêtre du salon, pour lire plus à son aise la lettre de Daria. Puis elle revint s'asseoir près de moi. J'étais d'abord étonnée, que vous, monsieur, qui revenez d'Alsace, m'apportassiez une lettre qui devait avoir été écrite à Paris; mais me voilà au courant de tout cela. La lecture que je viens de faire m'a tout expliqué: il est même question de vous.

— Oserais-je vous demander, mademoiselle, comment il peut être question de moi dans la lettre d'une personne dont je n'ai pas l'honneur d'être connu?

— C'est la chose du monde la plus simple : il faut d'abord que vous sachiez que Daria est une de mes amies de pension. Vous savez que j'ai été élevée dans une maison royale où Daria est encore ; mais ce que vous ne savez sans doute pas, c'est qu'elle est bien l'être le plus bizarre qu'on puisse se figurer : croiriez-vous que voilà la troisième fois qu'elle m'écrit en très peu de temps, pour me faire des reproches sur mon indifférence à son égard. Le colonel ne me connaît que par ce que sa nièce aura bien voulu lui dire de moi ; il aura vu son inquiétude, et il a profité

de votre séjour dans sa maison pour rassurer Daria qui, avec son esprit inquiet, me croyait peut-être déjà morte ; ou au moins à toute extrémité. Ton amie est en très bonne santé , lui a écrit son oncle ; un aimable étranger, à qui j'ai été assez heureux pour offrir l'hospitalité, m'en a donné la certitude. Puis le colonel a parlé des relations qui existaient entre nos deux familles , dont les habitations, disait-il, étaient peu éloignées. Il ajoutait que vous deviez bientôt retourner en Flandre. C'en fut assez pour que Daria ne laissât pas échapper une occasion aussi belle de se rappeler à mon souvenir. Au fait, cette pauvre Daria n'est pas heureuse ; mais aussi elle devrait savoir mieux se ployer aux exigences de sa tante qui, j'en conviens, me paraît pas-

sablement ridicule. Enfin, quand on est à la charge d'une famille, il est assez convenable de faire abnégation de ses propres volontés, pour se soumettre à celles des personnes dont on attend son avenir.

— Vous connaissez donc madame de Brice? demandai-je à Agathe, un peu piquée du ridicule qu'elle jetait sur une personne que je n'en croyais pas moi-même exempte. Mais l'amour-propre des hommes est tel, qu'ils s'offensent toujours, lorsqu'en pareilles circonstances d'autres yeux découvrent des défauts qu'ils ne se dissimulent pas à eux-mêmes.

Agathe continua : — Non, je ne connais pas madame de Brice; je crois pourtant l'avoir vue une fois, et ce souvenir est si confus dans ma pensée que je ne la

reconnaîtrais pas. Il était d'ailleurs fort rare qu'elle vînt visiter sa nièce, qui du reste ne désirait pas sa présence; car jamais elle ne la fit appeler au parloir, où nous allions habituellement recevoir nos parens, sans que la pauvre enfant revînt parmi nous les yeux rouges de pleurs qu'elle cherchait pourtant à nous dissimuler; car rien n'est plus fier que Daria. Elle ne se plaint jamais; elle paraît même résignée à son sort en présence des personnes étrangères. Mais bien souvent à l'heure des récréations, au lieu de venir jouer avec nous, elle restait seule dans l'endroit du jardin le plus sombre, le plus retiré; puis elle tirait de son sein le portrait de sa mère qui ne la quittait jamais, et lui parlait comme si ce témoin muet pou-

vait lui répondre. Rappelle-moi près de toi, lui disait-elle un jour que je m'étais cachée dans le feuillage pour être à portée de tout voir et tout entendre ; car là seulement je serai bien. Il n'y avait que toi sur cette terre pour aimer et comprendre la pauvre Daria ; toi, ma mère, si bonne, si tendre, si dévouée pour ton enfant!...

— Assez, assez, dit madame de Sainte-Marie à sa fille avec un mouvement d'impatience qu'il lui fut impossible de réprimer : ne t'aperçois-tu pas que tu nous attristes ? Il est sans doute bien naturel d'aimer et de regretter sa mère ; mais cette petite Daria est une extravagante.

— Aussi, répondit Agathe en riant aux

éclats, ai-je commencé par vous le dire ?

— Pour moi, j'étais loin de partager l'opinion de ces dames. — Comment se fait-il alors, mademoiselle, dis-je à Agathe avec une voix que l'émotion rendait tremblante, que Daria soit votre amie ? qu'elle vous écrive, qu'elle se plaigne de votre changement, si votre opinion a toujours été telle sur son compte ?

— Quand j'étais au couvent, Daria n'était alors qu'une enfant, nos deux lits se touchaient ; et comme il m'était désagréable d'entendre ses soupirs, je cherchais à la consoler ; en retour, elle avait pour moi mille petites prévenances. Je n'aimais pas à faire ma semaine ; eh

bien ! Daria , malgré sa faiblesse , s'offrait toujours pour me remplacer. Tout cela m'avait fait l'aimer de bonne grâce , quoiqu'il n'y eût dans nos caractères pas plus de sympathie que dans nos goûts.

— Je le comprends facilement, dis-je en me levant pour prendre congé. Madame de Sainte-Marie voulut avec obstination me retenir à dîner, j'acceptai ; j'avais encore besoin d'entendre parler de Daria , de m'identifier avec tout ce qui concernait cette créature à part de toutes les autres, bizarre aux yeux de tous, mais céleste dans ma pensée. Dans mes rêveries, je parais cette enfant de toutes les grâces, et cependant ce n'était que fiction ; car je n'avais osé faire aucune demande qui m'éclairât à ce su-

jet. Avec une aussi belle ame, serait-il possible d'être laide !

L'amour a ses pressentimens sympathiques ; je sentais aux battemens de mon cœur que l'heure était venue où ma vie ne s'écoulerait plus vide de tout intérêt. Une femme se trouvait subitement associée à toutes mes actions, et je ne connaissais de cette femme que ses malheurs et son nom ; mais comme ce nom venait délicieusement résonner à mon oreille et porter une douce et vivifiante chaleur à tout mon être ! Insensé que j'étais ! je m'abandonnais tout entier à l'espoir de la voir un jour m'appartenir ; de réparer pour elle, autant qu'il serait en moi, les torts de la fortune et du sort ; et je ne songeais pas que j'avais mis entre nous, par mon impré-

voyante conduite, une barrière que tous mes efforts ne parviendraient peut-être pas à franchir; car le colonel, dans son aveugle confiance, semblait avoir abandonné à sa femme tous ses droits sur sa nièce; et le bonheur à venir de cet enfant pouvait-il être compté pour quelque chose dans la vie de cette femme hautaine, frivole, habituée à dominer, à faire ployer à ses moindres caprices tout ce qui l'entourait? N'était-il pas à craindre que si je laissais pénétrer tout l'intérêt que je ressentais pour Daria, madame de Brice, se voyant blessée dans son amour-propre, plus encore que dans son cœur, ne fît retomber sur cette innocente victime tout le poids de son ressentiment? Et moi, qui aurais voulu lui dévouer ma vie, je serais

devenu son persécuteur ; oh ! non, il n'en sera point ainsi, me disais-je en me promenant à grands pas dans l'avenue de mon château : je renoncerais, puisqu'il le faut, à devenir ton heureux époux, à toi, ange, qui offres à ma pensée le type de la femme que mon cœur a toujours rêvé ! Si ton ame tendre souffre du peu de sensibilité, de l'égoïsme que tu trouves chez la plupart de tes compagnes, que serait-ce donc si tu vivais dans le monde, dans ce monde corrompu, où la vertu n'est souvent qu'un vain nom, et les plus beaux dehors qu'hypocrisie ? Au moins, les murs épais qui te renferment te garantissent de la perversité des hommes dont tu n'as pas la moindre idée. Là, leurs pièges ne sauraient t'atteindre ; et moi, désor-

mais, je veillerai sur toi comme ton bon génie; je tâcherai d'adoucir en ta faveur ta protectrice, je lui dirai pour cela que je l'aime; je la tromperai; mais il n'y a que ce moyen de te servir. Oh ! Daria, puisse-je être un jour assez heureux pour tarir la source de tes larmes, et te faire dire qu'après ta mère, il y avait encore sur cette terre un être fait pour te comprendre et t'aimer.

Après être resté long-temps en extase sous le charme de cet avenir enchanteur, que me laissait entrevoir mon imagination, j'allai retrouver ma mère que je n'avais encore vue que quelques instans. L'espérance, ce mot magique, plus éloquent que le bonheur même, avait répandu dans tout mon être un bien ineffable, une source de jouis-

sances qui jusqu'alors m'étaient restées inconnues. Espérance, tu es la vie de l'homme : celui qui n'attend plus de lendemain, doit mourir.

Je repris bientôt ma vie si active des champs : c'était alors la saison des chasses. J'y passais une grande partie de mon temps ; puis je recevais des lettres de madame de Brice ; elles étaient toujours longues et exigeantes ; j'y répondais avec peu d'exactitude. Je ne sais, m'écrivait-elle, ce qui vous retient si long-temps à la campagne. Y êtes-vous donc si heureux que vous ne vous aperceviez pas que les arbres sont entièrement dépouillés de feuilles ? que le gazon est jaune et humide ? Je le vois ; vous comptez pour bien peu le désir que j'ai de vous revoir ; s'il en est au-

trement , donnez-m'en la preuve en venant au plus vite. Le colonel ne pourra obtenir de congé que pour le milieu de l'hiver ; d'ici là , nous serons libres de nous voir sans témoins importuns. L'hiver promet d'être des plus brillans, tout le monde est de retour de la campagne ; déjà on se visite , les soirées commencent ; encore quelques jours et nous aurons des bals , des fêtes ; tout cela ne vous séduit-il pas ?

Dans la disposition d'esprit où je me trouvais alors, ce n'était pas ce tableau, tout séduisant qu'il fût, qui aurait pu m'engager à hâter mon départ. L'absence du colonel de sa maison était ce que je redoutais le plus. Aussi, restai-je encore dans mes terres plus de deux mois, à la grande satisfaction de

ma mère, dont la santé était toujours déplorable, et qui ne craignait rien tant que de me voir éloigné d'elle.



IV.

A cette époque j'eus l'occasion de faire une bonne action, dont aujourd'hui, où tout ici-bas est fini pour moi, je trouve encore la récompense.

Antoine, soldat plein d'honneur, après avoir servi pendant vingt ans sa patrie, était venu retrouver la modeste chau-

mière sous laquelle il était né, et labourer le champ, seul héritage qu'il tint de son père. Antoine, quoique pauvre, n'était pas moins heureux; la croix d'honneur suspendue à la boutonnière de sa veste grise, était la seule récompense qu'il avait ambitionnée et qu'il avait obtenue. Puis, il avait une fille, son trésor à lui, les joies de sa paisible vie. Georgette avait perdu sa mère encore au berceau. A dix-huit ans, elle était sage, belle, fraîche comme la rose qui vient de s'entr'ouvrir. Déjà plusieurs garçons du village avaient fait leur cour à Antoine pour obtenir la main de sa fille; mais celui-ci, fier comme après un jour de victoire, leur répondait : Mes amis, l'heure n'est pas venue. Georgette, jusqu'à ce jour, n'a

connu d'amour que celui qu'elle porte à son père , et cet heureux père ne veut que le bonheur de son enfant.

En effet, la paisible indifférence de Georgette se décelait dans ses moindres actions. La petite maisonnette d'Antoine était la mieux tenue , la plus propre du village ; c'était aussi chez lui qu'on trouvait les plus beaux fruits , le meilleur laitage ; tout cela , grâce aux soins, à l'activité de la jeune ménagère. Le dimanche à la messe, puis, après vêpres, à la danse , les jeunes filles de Blacourt regardaient Georgette avec un œil d'envie ; car elle était toujours la plus belle et la mieux parée.

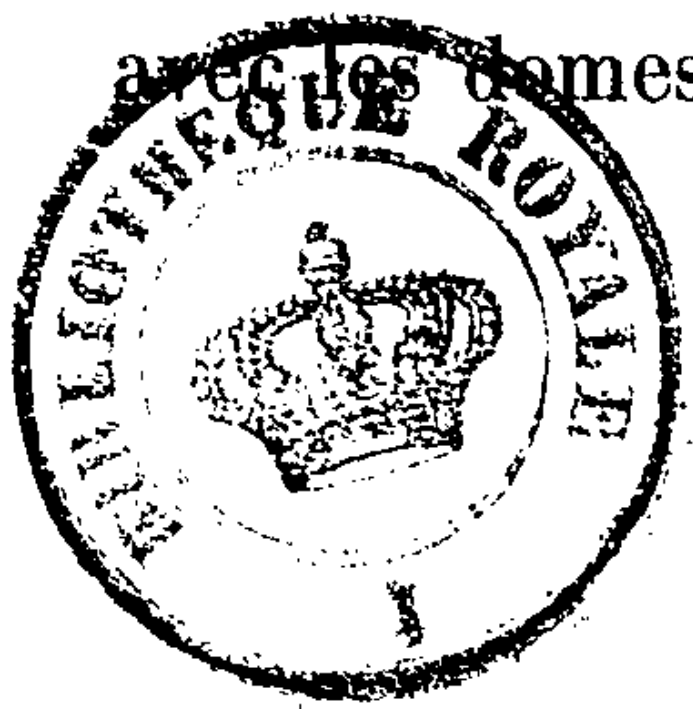
Elle était la filleule de ma mère, et ce titre lui valait de plus qu'aux autres de jolies cornettes de dentelle ,

des robes d'étoffe plus fine que n'en portent communément les villageoises de Flandre ; quoique la forme, la façon de leurs vêtemens soient les mêmes que ceux des demoiselles qui habitent les grandes villes, qu'elles cherchent à imiter, ce qui souvent leur donne une tournure qui pourrait fournir matière à une véritable caricature.

Mais il n'en était pas ainsi de Georgette, dont la grâce modeste se faisait remarquer de tous ceux qui l'approchaient. Il ne m'était jamais arrivé de passer devant la demeure d'Antoine sans y entrer. Ma présence causait toujours, à ces bonnes gens, une satisfaction qui se lisait sur leurs visages. Georgette, à ma demande, venait timidement s'asseoir près de moi, qu'elle appelait

son parrain, puis elle répondait à mes questions multipliées, qui étaient à la vérité toujours faites dans son intérêt, avec cet innocent abandon qui n'appartient qu'à un cœur vierge de toute impression amoureuse. J'avoue que les charmes de Georgette parlèrent quelquefois à mes sens; mais, je puis dire, avec vérité, que la coupable pensée de la séduire ne me vint jamais. Si je l'eusse rencontrée à cent lieues de son village, peut-être en eût-il été autrement.

Quoi qu'il en soit, depuis mon retour de Bade, je ne l'avais point encore aperçue au château, où précédemment elle venait souvent, soit pour des commissions qui la mettaient en rapport avec les domestiques, soit enfin pour



présenter son compliment à ma mère, qui la voyait volontiers. A quelques jours de là, dans une de mes promenades du soir, je m'acheminai vers la demeure d'Antoine, la porte en était ouverte, j'entrai donc sans être annoncé par aucun bruit. Je crus d'abord qu'il n'y avait personne, car le silence était complet; cependant je supposais que les maîtres du logis ne pouvaient être loin, ayant laissé leur porte ouverte. J'allai m'asseoir pour attendre, quand j'aperçus, à la faible clarté de la petite lampe de fer blanc accrochée dans un coin de la cheminée, Antoine assis, les deux bras croisés sur la poitrine, la tête penchée, et tellement absorbé dans sa rêverie, qu'il ne s'était pas aperçu de ma présence. Pourtant, à mon approche, il se

leva précipitamment, et voulut me faire des excuses que je ne lui donnai pas le temps d'achever.

Mon vieil ami, lui dis-je, d'où vous vient cette tristesse qui semble vous accabler? Il est déjà tard, pourquoi votre fille n'est-elle pas près de vous? Ma fille, ma fille! répétait le malheureux père! Ah!.... monsieur le baron, voilà le coup dont mon cœur est atteint! mais vous saurez tout; car vous aimiez aussi ma Georgette, et vous comprendrez mon désespoir!.....

Alors il me raconta, non sans de longues pauses, que, parmi les garçons d'alentour, qui avaient recherché Georgette en mariage, un d'entre eux avait su lui plaire; que tremblant pour le repos de son enfant, il n'avait pas voulu

permettre l'entrée de sa maison à ce jeune homme, trop riche pour sa fille, sans que ses parens vinssent eux-mêmes la lui demander. Que ces derniers n'en avaient rien fait; puisque la gaiété, la fraîcheur de Georgette avaient sensiblement disparu, sans qu'il en soupçonnât la cause. Mais que devins-je, grand Dieu! me dit-il, quand ma fille, pressée par ses remords, vint se jeter à mes pieds, en me faisant l'aveu de sa honte et de mon déshonneur; son lâche séducteur l'avait attirée dans un piège loin de la surveillance paternelle. Ah! je suis aussi un misérable; car j'ai chassé mon enfant de ma présence, quand j'aurais dû lui ouvrir mes bras. Georgette, monsieur, dans ce moment, chargée de la malédiction de son père,

ne sait peut-être pas où aller reposer sa tête coupable. Mais vous le voyez, la colère a fait place à l'attendrissement. Je vais aller à la recherche de ma fille, puis j'irai trouver le traître à qui nous devons tant de maux. Il me rendra raison de l'opprobre qu'il a répandu sur la vie sans tache d'un vieux soldat, et son sang ou le mien laveront mon affront. En me parlant ainsi, le vieillard avait relevé la tête ; il essuyait deux grosses larmes qui glissaient doucement sur ses joues maigres et ridées. Ses yeux avaient une expression de vivacité qui donnait à tous ses mouvements l'activité de la jeunesse. Qu'il me parut noble, grand, cet homme qui avait supporté, sans se plaindre, toutes les vicissitudes d'une vie pauvre et la-

borieuse, et qui ne pouvait, sans mourir de douleur, courber son front sous le joug du déshonneur ! J'étais presque aussi ému que lui, et je jurai dans le fond de mon ame de le venger, si je ne pouvais lui rendre le repos qu'il avait perdu.

— Antoine, lui dis-je, en me plaçant devant lui afin d'intercepter le passage, vous ne sortirez pas. C'est moi qui me rends l'arbitre de cette affaire; nommez-moi celui qui doit être, sans plus tarder, l'époux de Georgette. Ah ! merci, monsieur, me répondit-il, merci de vos bonnes intentions; mais cela est impossible, car l'infâme est déjà fiancé à une autre fille plus riche que la mienne; déjà les noces s'apprêtent; encore un jour peut-être, et au mépris de ses ser-

mens, heureux de son bonheur présent, il ira au pied des autels jurer une fidélité qui n'appartenait qu'à sa victime. Pendant ce temps, moi je creuserai peut-être la fosse de mon enfant. Oh! non, il me faut une vengeance prompt, terrible comme l'offense! Vous le voyez, mon malheur est certain, et vous n'y pouvez rien changer.

— Mais enfin, quel est cet homme?

— C'est Raymond, le fils de votre fermier le plus proche.

J'en voulus pas en savoir davantage, je pris d'autorité Antoine par le bras, et nous sortîmes ensemble. A peine eûmes-nous fait quelques pas, que nous rencontrâmes mon garde-chasse, qui nous dit avoir trouvé Georgette étendue froide, inanimée sous la croix qui

borde le chemin à l'entrée du village ; que se trouvant près du château , il l'y avait portée , afin qu'on la secourût promptement.

— Oh ! mon Dieu , mon Dieu ! s'écria alors le pauvre père ; je n'arriverai pas à temps , mon enfant va mourir , et c'est moi qui par mon aveugle colère l'aurai tué. Puis il marcha avec une telle promptitude que j'avais peine à le suivre.

Cependant nous fûmes promptement rassurés ; car en rentrant chez moi , les domestiques vinrent à notre rencontre et nous dirent que Georgette avait eu un long évanouissement dont elle était entièrement revenue , et que son état présent n'avait rien qui dût nous alarmer. Après avoir recommandé à l'une

des femmes de ma mère, dont l'attachement pour mes protégés m'était connu, de veiller sur l'un et l'autre avec le plus grand soin, j'allai m'enfermer dans ma chambre, afin de réfléchir à quel parti je m'arrêterais. Je me couchai presque satisfait; Georgette était retrouvée, et je voyais la possibilité de pouvoir tout arranger; mais il n'y avait pas un instant à perdre.

Que de réflexions amères je fis avant de voir renaître l'aurore du lendemain! Eh quoi! me disais-je, les hommes sont-ils donc les mêmes partout? ici, dans ce village où ils sont tous égaux, où la simplicité des mœurs m'a souvent attendri jusqu'aux larmes, il s'en trouve qui, pour un peu d'or, savent étouffer le cri de leur conscience! Ma vie sera-

t-elle donc une déception continuelle? Pauvre Georgette, si le hasard ne m'eût conduit à ta chaumière, tu serais restée flétrie par l'ami de ton enfance, délaissée par tes compagnes, humiliée par tous les habitans de ce village, dont la plupart t'avaient vu naître, et quicependant n'auraient vu que ta faute sans se rappeler tes vertus premières, et toutes les heureuses qualités que chaque mère t'enviait pour sa fille. Au hameau, comme à la grande ville, voilà le monde, il jette à pleines mains ses injustes anathèmes sur un être faible et sans défense, trop timide pour se relever; tandis qu'il tolère et qu'il accueille même l'effronterie qui ose le braver en face.

J'étais à peine habillé quand j'en-

tendis une voix suppliante près de ma porte, qui cherchait au hasard à se faire entendre; j'ouvris, et malgré le peu de clarté, je reconnus Georgette à peine vêtue, les cheveux en désordre. Ah! monsieur, me dit-elle, en m'attirant par la main. Sauvez-les, sauvez-moi; ils vont se tuer : c'est mon pere qui le veut; ils sont là-bas dans le bois. L'altération de sa voix m'en disait encore plus que ses paroles, et je me laissai conduire sans faire la moindre objection.

Nous ne fûmes pas plutôt dans le bois, que nous entendîmes une forte détonation, partie non loin de nous. Georgette poussait alors des cris de détresse, appelant avec un son de voix déchirant son père et son amant; puis, courant

ça et là dans les broussailles, sans savoir quel chemin prendre pour les retrouver plus tôt, elle disparut à ma vue. Mais bientôt j'entendis de nouveau ses gémissemens; sa voix me servit de guide, et je ne tardai pas à la voir, déchirant ses vêtemens pour étancher le sang de son amant, qui, étendu par terre, semblait ne plus donner aucun signe de vie. Et lui aussi, ce vieil Antoine, il était là, mais pâle, défait, les cheveux hérissés sur le front, maudissant sa victoire, et cherchant par tous les moyens à ranimer la victime qu'il venait d'immoler à sa juste vengeance, et pour qui dans ce moment il eût donné sa vie. Quelques personnes attirées par le bruit des armes nous aidèrent à transporter le jeune Raymond

dans la maison la plus voisine : c'était chez une vieille femme seule qui s'empressa de nous offrir son lit, sur lequel nous déposâmes le blessé. Je me hâtai de retourner chez moi, afin d'envoyer de prompts secours, et je revins bientôt moi-même avec le chirurgien du village, dont l'habileté m'était connue. Mais une autre scène m'attendait au retour. J'avais obligé Antoine à rentrer chez lui; sa douleur était si vraie, il paraissait si malheureux, ce pauvre vieillard, que je crus devoir m'abstenir pour le moment de tout reproche. Il m'avait été impossible de décider Georgette à le suivre : le danger de l'aimant aimé avait fait oublier à la pauvre fille la lâche perfidie de l'homme qui avait brisé toute son existence à

elle, comme un enfant brise le jouet qui, pendant quelques instans, a servi à son amusement. Elle était restée près de lui; quelle autre aurait pu lui prodiguer les soins qui devaient le rappeler à la vie; mais les parens, les amis de Raymond, et même sa nouvelle fiancée, instruits du malheur qui venait d'arriver, accoururent près de lui et voulurent impitoyablement en chasser la pauvre Georgette, qui n'opposait aux menaces, aux insultes les plus grossières, que ses larmes et son désespoir. Heureusement, j'arrivai à temps pour faire face à l'orage. Mon indignation, ma colère, ne purent se contenir. — Vous êtes tous des infâmes, m'écriai-je sans ménagement pour le blessé qui avait repris toute sa connaissance; je prends hau-

tement cette jeune fille sous ma protection, qu'il y en ait un parmi vous assez osé pour élever la voix contre elle, et c'est à moi qu'il devra compte de son audace !

Surpris de m'entendre parler ainsi, personne ne me répliqua, chacun se retira en silence, car je l'ordonnai impérieusement dans l'intérêt du malade. Le père Raymond, Georgette et moi, restâmes pour aider le chirurgien dans ses fonctions. Le premier appareil fut promptement posé ; la blessure n'avait rien de dangereux : la balle du pistolet avait seulement traversé les chairs de l'avant-bras près de l'épaule, sans avoir rien fracturé. La quantité de sang qu'avait perdu le blessé était la seule cause de sa grande faiblesse. Dans quelques

jours, me dit le chirurgien, il sera en état de vaquer à ses affaires, s'il suit exactement le régime que je vais lui imposer.

— Ah ! ce n'est pas pour moi que je crains, répondit Raymond, dont la voix était à peine intelligible, je compte la vie pour trop peu de chose. Mais vous, monsieur le baron, faites, je vous en prie, que cette affaire reste dans le plus grand secret, car Antoine, dans son aveugle fureur, m'a obligé à le suivre sur le terrain sans témoins ; il voulait, disait-il, mourir promptement et de ma main. Cependant, le ciel m'est témoin que rien dans la nature n'aurait pu m'obliger à diriger une arme homicide contre lui. Pour obéir, j'ai lâché la détente du pistolet qu'il m'a forcé de pren-

dre, mais j'ai dirigé le coup de manière à ce qu'il ne pût en être atteint.

En effet, dans le trouble où m'avaient jeté les événemens de cette malheureuse journée, je n'avais pas remarqué cette circonstance qui pouvait devenir funeste à Antoine. Cette manière franche d'intercéder pour son ennemi, dans la position de ce jeune homme, me donna une opinion que sa conduite envers Georgette était loin de m'avoir fait concevoir; je me rapprochai de lui avec plus de bienveillance : — Songez, lui dis-je, mon ami, à vous rétablir promptement; alors nous aurons ensemble une explication dont, j'espère, vous sortirez à votre avantage : ce que vous venez de dire m'en donne la garantie. Je vous laisse à la

garde de votre père, qui trouvera sans doute dans tout ce qui s'est passé un motif de vous tracer un nouveau plan de conduite.

En sortant, je m'aperçus que Georgette marchait en silence à mes côtés. — Je pensais, lui dis-je, que vous seriez restée près de Raymond? — Oh ! monsieur, est-ce à vous à me parler ainsi? En votre absence, qui protégerait la pauvre Georgette? N'avez-vous pas vu qu'ils étaient tous à la porte à attendre votre départ pour entrer? Sans doute, si j'avais dû encore craindre pour ses jours, j'aurais eu le courage de braver leur mépris; mais il est hors de danger; le médecin, en m'a présence, vous en a donné l'assurance; d'ailleurs il n'a plus besoin de moi : il était juste

que je cédassee ma place à celle qu'il préfère.

Que de douleur, que d'accablement, que d'amertume il y avait dans cette apparente résignation de la pauvre fille !

Pendant plusieurs jours, je laissai aller ainsi les choses à leur gré, ayant néanmoins les yeux ouverts sur les personnes qui devaient figurer dans le grand coup que je comptais porter. Je mis ma mère dans ma confidence : j'étais sûr d'avoir son approbation pour ce que je voulais faire en faveur de sa filleule, et quand je crus le moment favorable, je fis appeler les deux Raymond, Antoine et sa fille, ayant eu soin de faire prévenir Georgette que je voulais qu'elle se parât comme pour un jour de fête.

Tous les quatre entrèrent presque au même instant dans la petite salle basse du château, où je les attendais. Depuis le fatal duel, c'était la première fois qu'ils se retrouvaient en présence. Aussi, chacun d'eux gardait-il un morne silence, ne sachant pas où je voulais en venir. Je m'adressai premièrement au père Raymond :

— Vous êtes venu plusieurs fois, lui dis-je, solliciter pour votre fils la survivance des fermes que vous tenez de moi ; eh bien ! je cède à votre demande tant de fois réitérée, bien mieux, j'ai besoin d'un jeune homme actif qui ait reçu quelque éducation, pour seconder M. Philippe dans ses fonctions d'intendant, afin qu'il puisse prendre le repos nécessaire à son grand âge.

C'est encore sur votre fils que j'ai jeté les yeux. Pour qu'il ne manque rien aux faveurs que je veux lui faire dès ce jour, je lui donne en mariage une femme qu'il s'était lui-même choisie, et qu'il se repent sans doute d'avoir si indignement outragée ; la filleule de ma mère, Georgette enfin ici présente, que nous aimons tous ; et qui apportera une dote égale à la plus riche fille de Blacour.

Ces quatre personnes vinrent tomber à mes pieds, tout en larmes.—Non ! non ! monsieur, je n'accepterai pas tant de bienfaits, s'écria Georgette ; qu'il épouse celle qu'il aime ! Moi, je puis encore être heureuse si vous permettez que je vive près de vous : Vous aurez une épouse, des enfans ; eh bien ! moi, je serai leur plus fidèle servante ; près de

votre respectable mère, je retrouverai l'innocence de mes premières années. Oh ! vous ne m'avez pas repoussée, méprisée, vous, aux jours de l'adversité !.. Tenez, monsieur, je ne pourrais plus être heureuse avec lui ; car je me rappellerais toujours que c'est vous seul qui avez tout fait pour mon bonheur, qu'il m'avait abandonnée sans pitié, sans remords, pour se donner à une autre ! Moi, désormais, je ne pourrai aimer que vous ; mais ne vous effrayez pas, je vous aimerai comme l'esclave fidèle qui ne demande pour récompense de ses travaux que la présence de son maître !...

En relevant Georgette, en la pressant sur mon cœur, j'éprouvai l'une des émotions les plus douces de ma vie,

car, sans égoïsme, j'avais fait des heureux.

Ce fut ensuite au tour du jeune Raymond à se justifier : il s'y prit si adroitement, il remit si bien tous ses torts apparens sur le respect qu'il portait à l'auteur de ses jours. Son père l'avait, disait-il, menacé de sa malédiction s'il se refusait à sa volonté formelle de lui faire épouser la fille de sa sœur, riche héritière ?

Enfin, tout s'arrangea pour le mieux ; car huit jours après, Antoine, plus fier, plus heureux père que jamais, conduisait sa fille à l'autel. Les noces se firent au château, où tous les habitans de Blacour furent conviés, et vinrent se mêler à la société la plus brillante de nos alentours, qui, invitée par moi, ne

dédaigna pas de prendre part aux joies du village. Le bal dura jusqu'au jour ; je présidai à tout ; j'avais fait illuminer l'avenue, la façade, les tourelles du château : ce fut un jour de fête générale dont les habitans de Blacour se souviendront éternellement ?

Je laissai les jeunes époux s'installer dans leur nouveau domicile, et je fis mes préparatifs pour aller passer le reste de l'hiver à Paris. Je partis accompagné des bénédictions de ces bonnes gens, dont l'amour et la reconnaissance ne se sont jamais démentis pour moi. En eux, je me suis donné une famille dont les soins constans et empressés apportent quelques adoucissemens aux chagrins qui consomment trop lentement ma vie ! Georgette sur-

tout, qui m'a aimé , qui m'aime encore plus qu'aucun des siens, après avoir reçu mon dernier soupir, ne laissera pas, j'en suis sûr, ma tombe isolée ; ses jeunes enfans, conduits par elle, viendront aussi, au déclin d'un beau jour d'été, effeuiller quelques fleurs sur la pierre de celui qu'ils nommaient leur bienfaiteur et leur ami !...

V.

Mais je ne veux point anticiper, et je reviens dans la capitale au moment où le tourbillon des plaisirs entraîne tout le monde. Je l'ai déjà dit : j'avais dépensé la plus grande partie de ma jeunesse dans ce brouhaha continuel qui ne m'avait laissé que du dégoût

pour les fausses jouissances dont je m'étais abreuvé, et j'en étais à me demander ce que je venais faire au milieu de cette société fardée, au corps usé, au cœur blasé, sans ame, sans vie, qui ne se recherche avec tant d'acharnement que pour se mieux fuir individuellement. Le tumulte est pour la plupart des gens qui figurent dans le monde au premier rang, ce que, pour le malade incurable, est la dose d'opium renouvelée chaque jour, qui, en calmant les maux physiques détruit toute émotion active et finit par jeter les sens dans une léthargie continuelle !....

Je trouvais chez moi, une grande quantité d'invitations; il fallut bien se décider à faire quelques visites.

Je craignais d'avoir fatigué madame

de Brice par la lenteur que j'avais mis à répondre à ses lettres. Elles étaient devenues plus rares, et depuis quelque temps je ne savais absolument rien de ce qui la concernait, elle et sa famille. Cependant, je calculais que le colonel devait être de retour à Paris ; si ma mémoire n'était point en défaut, nous étions précisément à l'époque où devait commencer le congé de semestre qu'il avait dû obtenir. J'avais le plus grand désir de le voir, de lui parler ; car mes idées étaient restées fixées, et se dirigeaient sans cesse autour de la demeure de Daria. J'étais inquiet de savoir comment je serais accueilli dans ma première visite chez madame Brice. Si je la trouvais encore seule, que lui dirai-je pour justifier la froideur de mes procédés ?

Rien ne rend gauche comme les torts qu'on croit avoir vis-à-vis des personnes qu'on a intérêt à cultiver. Je fus promptement détrompé : car, soit finesse de tact, soit légèreté, madame de Brice me reçut avec tant de naturel, elle fut si gracieuse, si empressée, qu'il ne me resta pas la moindre arrière-pensée, et je fus peut-être moi-même un peu piqué de son trop d'indulgence ? L'amour-propre domine tellement chez les hommes, que lors même qu'ils n'ont rien à donner, ils se croient toujours en droit d'exiger et d'attendre beaucoup ?

Elle habitait un fort bel appartement dans la Chaussée-d'Antin, à l'entrée de la rue Saint-Georges. Cette première fois, elle me reçut dans son boudoir,

joli petit sanctuaire où l'œil exercé peut facilement reconnaître à l'arrangement plus ou moins de bon goût; à ces jolis riens placés çà et là, le caractère de la divinité du lieu. En vérité, madame de Brice ne pouvait rien perdre à l'analyse ! c'était la Parisienne dans toute l'acception du mot. La frivolité qui se laissait apercevoir dans ses moindres goûts était, selon moi, son plus grand charme, surtout pour celui qui ne recherchait près d'elle que du plaisir, ou la distraction d'un moment. En entrant chez elle, j'avais eu le projet de ne faire qu'une courte apparition. Ma visite durait déjà depuis plus de deux heures, et se serait probablement prolongée, si malignement elle ne me l'eût fait apercevoir. Ce n'est pas, me dit-elle,

que je ne sois enchantée de vous avoir près de moi : il y a si long-temps que je suis privée de ce bonheur ! mais votre voiture est restée à la porte, nos gens sont dans l'antichambre, et nous sommes seuls. Je me levai pour sortir, presque honteux de m'être ainsi oublié, me promettant bien, pour l'avenir, de me tenir sur la réserve ; car, plus que jamais, je faisais le projet de ne pas augmenter mes torts envers le colonel.

Dans ma longue station, madame de Brice m'avait appris qu'elle l'attendait, et qu'il devait arriver au premier jour avec le fils unique qu'il avait de son premier mariage. Pour celui-là, ajouta-t-elle, c'est un grand niais dont la simplicité vous amusera ; pour moi, je ne puis le supporter un instant sans

prendre des vapeurs. — Le colonel a aussi une nièce? repris-je avec un faux air d'indifférence. — De qui le savez-vous? Je m'efforçai de répondre toujours sur le même ton, que je croyais le lui avoir entendu dire à lui-même. — Il n'est que trop vrai, continua madame de Brice; c'est encore là le plus grand de mes ennuis; mais vous me faites souvenir qu'il y a long-temps que je n'ai vu cette maussade petite créature. Mon mari ne manquera pas, à son arrivée, de m'en demander des nouvelles, et me fera sans doute des reproches à son sujet, comme il en a l'habitude. J'avoue qu'en son absence j'aurais peut-être dû plus souvent aller m'informer de sa nièce. Que voulez-vous, les jours se succèdent avec une telle rapidité,

que je n'ai pas le temps de me reconnaître ; puis , il faut tout dire , c'est une corvée si désagréable pour moi , d'aller à ce couvent , que chaque jour je le remets au lendemain !

—Je vous ai toujours vu si bonne, madame, que je m'étonne de vous entendre parler ainsi ; il faut que vous ayez de grands griefs contre cette pauvre petite ? Je ne la connais pas ; mais, par pure charité chrétienne, permettez-moi à l'avenir d'être auprès de vous son défenseur ? A cet âge , nous avons tous eu besoin d'indulgence , et votre bon cœur , doit vous porter à en user à son égard !

Votre surveillance ne sera d'ailleurs pas éternelle ; le colonel a beaucoup de connaissances. Il s'occupera sans

doute d'assurer l'avenir de sa nièce, en lui donnant un mari; cela ne lui sera pas difficile, surtout si, comme je le crois, elle est jolie?

Madame de Brice se retourna brusquement de mon côté, ses yeux s'attachèrent sur moi avec un air de doute, de défiance qui me fit frissonner. Je baissai les miens, car je ne pus soutenir la pénétration de ses regards qui semblaient lire au fond de mon âme. Il y eut entre nous un instant de silence, où elle sembla faire un grand effort pour se contenir; peu à peu le sourire revint sur ses lèvres, et nous cessâmes de nous entretenir de Daria; mais je sentis que j'en avais trop dit, et cette idée me préoccupa pendant plusieurs jours, au point de troubler mon sommeil.

Cependant le colonel n'arrivait point, et franchement je m'en inquiétais plus que sa femme : je la voyais souvent chez elle , plus souvent encore dans le monde. Par coquetterie , sans doute , elle avait trouvé le moyen de me faire inviter dans les maisons qui étaient le plus souvent ses galeries. Sa réputation de femme à la mode , son humeur gaie et facile lui avaient attiré une cour de jeunes dandys qui , à son entrée dans un salon , ne manquaient jamais de venir papillonner autour d'elle , de lui débiter de ces fades complimens qu'ils distribuent à la ronde , et qu'une femme qui se respecte ne saurait regarder que comme autant d'insultes grossières ! Mais c'était le plus grand bonheur de madame de Brice , son triomphe de tous

les jours, surtout si le hasard m'avait placé de manière à ce que je pusse voir et entendre ses nombreux adorateurs. Ses regards alors, en se portant sur moi, semblaient me dire : Vois si je peux m'apercevoir de ton abandon? Cependant, dans l'occasion, ses bontés, ses préférences ne se démentaient pas, et, chose étrange! j'en éprouvais involontairement un secret plaisir. Je la reconduisais quand les autres, étaient tour à tour évincés. C'est en flattant ainsi ma vanité qu'elle m'entraînait dans le piège qui devait me perdre! c'est ainsi que je devins l'amant de cette femme que je n'aimais point, que je n'avais jamais aimée, et que plus tard je devais haïr!

A compter de ce moment, je n'eus

plus un instant de tranquillité. Des jalousies feintes ou vraies étaient à toute minute l'occasion d'une querelle. Si, obligé par les circonstances, il m'arrivait d'être un jour éloigné d'elle, eh bien, il fallait rendre un compte exact de l'emploi de mon temps; pas une heure ne pouvait passer inaperçue. Tout cela est charmant entre gens qui s'aiment, c'est là le tribut de l'amour vrai et réciproque; mais c'est une tyrannie insupportable dans une intrigue d'un jour, où le cœur n'est pour rien. Avec quel plaisir j'aurais dit à cette coquette tout ce que je pensais d'elle, si un intérêt plus fort, plus puissant, et qui dominait tous les autres, ne m'eût retenu dans ses filets; car si, dans le premier moment, j'avais pu m'abuser

au point de m'en croire aimé, j'en étais promptement revenu à la vérité. J'avais eu la préférence sur mes nombreux rivaux, mais seulement parce que j'étais celui d'entre eux qui pouvait le plus flatter la vanité d'une femme qui fait parade des esclaves qu'elle traîne à son char : mon rang, ma position dans le monde, mon âge surtout, étaient sans nul doute ce qui avait fait décider la victoire en ma faveur, bien mieux que mes agrémens personnels.

Il n'est point difficile de faire soupirer un jeune damoiseau de vingt ans, et celui là est riche d'illusions : il a de l'amour pour toutes les femmes ; à ses yeux, elles sont toutes belles, vraies ; mais à trente-six ans (c'est l'âge que j'avais alors), le goût s'est épuré, il est

devenu plus fin, plus délicat, il faut plus que des charmes pour séduire et surtout pour garder un cœur qui a acquis de l'expérience : il faut ce je ne sais quoi que si peu de femmes possèdent ! qu'un homme de cet âge sait apprécier, et qu'il gardera s'il a le bonheur de le trouver, comme un diamant rare et précieux auprès duquel tous les autres doivent pâlir.

Presque tous les courriers m'apportaient des nouvelles de Blacour ; mon excellente mère mettait son bonheur à me rendre un compte exact des moindres événemens arrivés chez elle comme chez nos voisins. Décidément, me disait-elle dans son avant dernier bulletin, madame de Sainte-Marie veut à tout prix marier son Agathe ;

elles viennent de partir toutes les deux pour Paris. Je joins ici une lettre que je te prie d'aller toi-même leur porter. Ces dames ont pris leur domicile au faubourg Saint-Germain, chez un oncle maternel qui habite seul un vieil hôtel dont j'espère tu me diras quelque chose, car j'ai ouï dire qu'il avait été restauré à neuf vers le milieu du règne de Louis XV, et que depuis lors rien n'y avait été changé, ni les tentures, ni les meubles, pas même le maître du logis. Ainsi, sors un peu de tes habitudes laconiques, observe avec fruit, et raconte-moi avec détails. Il faut bien que j'aie une petite part à ton séjour de Paris; il me coûte assez cher, puisque nous sommes séparés !....

Il y avait déjà plusieurs jours que je

remettais cette visite au faubourg Saint-Germain, n'ayant pas assez de temps à donner à l'observation. J'avais cependant le plus grand besoin d'être à moi, à moi tout seul : les pensées, les rêveries solitaires ont toujours été pour mon âme ce qu'est la rosée du matin pour les fleurs. De mon autorité privée, j'osai prendre congé des exigences de madame de Brice, mais seulement pour quelques jours. Un billet que je cherchai à rendre bien tendre, lui fut dépêché par un de mes gens auquel elle fit encore mille demandes indiscretes ? Elle répondit que puisque des affaires indispensables qu'elle ne mettait point en doute, me retiendraient loin d'elle, elle comptait au moins sur moi et ma voiture pour venir la prendre chaque soir dans les

maisons qu'elle me désignait. Je fus heureux d'en être quitte à si bon compte, car elle se retirait habituellement fort tard, et je pouvais disposer de mes soirées comme m'appartenant tout entières. Je pensais que ma mère avait voulu exciter ma curiosité en me parlant de l'oncle de madame de Sainte-Marie et de son gothique entourage. Je ne doutais pas que ce ne fût une petite ruse pour m'attirer chez ces dames, au moins pour me forcer à ne point manquer de politesse envers elles. N'importe, le premier jour de ma liberté leur fut consacré.

Je voulus faire honneur à l'ancienne courtisane de Louis XV; ma voiture, mes gens, revêtirent leur livrée d'apparat. A huit heures, j'étais à la porte

principale de l'hôtel. Au premier coup de marteau, les deux côtés en furent ouverts; le concierge eut l'air de s'étonner que mon cocher eût mis en doute s'il entrerait dans la cour. Je l'entendis murmurer entre ses dents contre ce qu'il appelait sa balourdise, quand il le vit obligé de retourner les chevaux pour leur faciliter l'entrée. La cour était vaste, plusieurs voitures y étaient déjà rangées. Un domestique à grande livrée, et qui me parut aussi vieux que le monde, se tenait sur le seuil de la porte du grand escalier, éclairé comme pour un jour de réception. Quand il me vit descendu, et presque près de lui, il se mit en marche; je compris par instinct qu'il fallait le suivre. Nous montâmes quelques grandes marches de pierre ébré-

chées sur le devant ; et nous arrivâmes dans une antichambre assez grande pour contenir à l'aise un régiment. Un autre domestique, presque aussi lesté que le premier, vint me demander mon nom. Je lui fis alors observer que je demandais madame de Sainte-Marie, et non son maître, que je ne connaissais point. Après avoir hésité un instant, et m'avoir fait forces courbettes, il me dit en m'ouvrant la porte du salon. — Monsieur trouvera là tout le monde. Puis il cria mon nom avec une voix glapissante, qui faillit me faire éclater de rire.

VI.

Je me sentis un peu déconcerté en me trouvant au milieu d'une réunion nombreuse sur laquelle je n'avais point compté; heureusement, madame de Sainte-Marie m'avait aperçu de sa place, elle eut la bonté de venir à ma rencontre.

—Soyez, me dit-elle, le bien venu.—Je venais, lui dis-je, madame, pour vous présenter mes respects, vous donner des nouvelles de ma mère. J'étais loin de m'attendre à vous trouver en si brillante compagnie, et, en vérité, je crains d'être indiscret ?

—Mais point du tout, monsieur, vous ne sauriez, au contraire, avoir mieux choisi votre temps. Mon oncle reçoit tous les soirs; seulement une fois la semaine ses réunions sont plus nombreuses, et c'est aujourd'hui le jour.

Presque au même instant un petit vieillard bien maigre, bien sec, à la figure ouverte et spirituelle, s'approcha de nous. Madame de Sainte-Marie me présenta à lui. C'était le marquis de S..., son oncle. Je n'eus qu'à me louer

de l'accueil que j'en reçus. Bientôt je pus me livrer tout entier à mes réflexions : madame de Sainte-Marie m'avait quitté pour faire les honneurs du salon , après m'avoir fait promettre de rester jusqu'à la fin de la soirée.

Je promenais mes regards çà et là , avide que j'étais du tableau que j'avais sous les yeux. Je commençais à croire que ma mère n'avait point exagéré et qu'elle n'avait été que véridique. Les lambris chargés de dorures rougeâtres, les glaces, les tableaux de famille avec leurs cadres guillochés, taillés à larges festons, les lustres et les girandoles à rares bougies , les fauteuils à larges et hauts dosiers, les rideaux de damas à grands ramages bordés de franges d'or et relevés de chaque côté par un gros gland du même métal, tout cela était

en harmonie avec les têtes poudrées qui remplissaient aux trois quarts le salon. C'étaient pour la plupart des comtes, des marquis, des ducs qui avaient conservé le costume de leur jeunesse, et si les rides qui sillonnaient leur front ne les eussent trahis, on eût pu croire qu'ils étaient restés stationnaires, et que le temps, dans sa marche, les avait oubliés. C'était là les débris de cette vieille aristocratie qui salua de si chaudes acclamations le retour de nos princes, mais dont l'enthousiasme se refroidit à mesure que la politique leur prescrivit de faire quelques concessions aux idées nouvelles. Je ne voyais pas sans quelque charme ce tableau pâle comme le déclin de la vie ; ces caractères nobles et consciencieux, si rigides pour leurs croyances politiques, avaient conservé

cette grâce exquise dans les manières, cette urbanité que nous nous prenons à regretter chaque jour davantage , et surtout à présent, que les jeunes gens prennent pour l'aisance et le bon ton ce qui n'est le plus souvent que hardiesse et effronterie !.....

En poursuivant mes observations, j'entrai dans un autre salon communiquant au premier, et que je jugeai destiné à la musique, par les instrumens divers qui y étaient réunis. Mademoiselle de Sainte-Marie vint passer près de moi , nos regards se rencontrèrent, je m'empressai de lui faire un profond salut, auquel elle répondit d'un air dédaigneux et distrait qui m'ôta le désir de me rapprocher d'elle ; cela ne m'empêcha pas de remarquer que sa toilette était char-

mante et aussi fraîche que son teint. Elle alla s'asseoir auprès d'un piano, dont la forme moderne me surprit, et me fit juger qu'il était là par circonstance, et sans doute en l'intention de la jolie Agathe ; car cette pièce, meublée à l'antique comme la première, était encore moins éclairée ; deux lampes recouvertes étaient posées sur le piano ; le foyer, où le bois entassé donnait une lumière assez vive, mais inégale, et vacillante. Bientôt une autre jeune personne, que d'abord je n'avais pas remarquée, vint prendre la première place au piano à côté d'Agathe. La toilette modeste de cette dernière contrastait visiblement avec celle de sa compagne ; elle était placée de manière que je ne pouvais voir son visage, mais sa

sa tête d'ébène, rapprochée de la blonde chevelure d'Agathe, sa taille svelte et élégante, la grâce de ses mouvemens, captivèrent toute mon attention.

Les deux amies semblaient se consulter en feuilletant un cahier de musique, sans doute sur le choix du morceau que l'une d'elles voulait chanter.

Deux accords d'un ton mineur, qui se firent entendre, rendirent chacun attentif; on se rapprocha du piano, les parties de boston, d'écarté, qui allaient commencer dans la pièce voisine, furent retardées quelques instans; d'autres jeunes personnes, dispersées, vinrent faire groupe autour des deux premières; alors je ne vis plus rien, mais j'entendis, oh! oui, j'entendis des sons, une

voix ! la première , la seule dont mon cœur fut l'écho!!!

Je n'essaierai pas de peindre ce que j'éprouvai pendant la durée de ce morceau , il me serait impossible de définir l'émotion qui s'empara de moi ; il me semblait que les accens de cette voix bouleversaient mon être pour trouver la corde qui devait vibrer à l'unisson !

Ce fut d'abord une introduction grave et solennelle , puis des accords plaintifs , qui servirent de prélude à un chant, type de cette harmonie sombre et sauvage dont les ouvrages allemands nous offrent si bien le caractère. Puis , enfin , un air vif et animé , mais surtout empreint de cette mélancolie vague qui dominait dans cette bizarre

composition. Rien ne manqua à l'exécution, ame, vigueur, légèreté, précision, tout fut déployé à un degré de perfection dont il serait impossible de croire une jeune fille capable. Le foyer semblait encore augmenter par son prestige les sensations que la musique excitait dans les cœurs; sa flamme, qui tantôt vive et brillante, tantôt pâle et terne, semblait avoir suivi toutes les nuances du morceau, disparut tout à coup quand il se termina... et la grande pièce ne fut éclairée que par la lumière douteuse des lampes recouvertes.

J'entendis autour de moi comme un murmure confus de louanges, adressées à la jeune virtuose; mais il ne me vint pas à l'idée de témoigner mon admiration par des éloges. Je restais immo-

bile, tout absorbé dans une profonde et délicieuse rêverie, j'écoutais encore lorsqu'un domestique vint me présenter le plateau couvert de rafraîchissemens. Et seulement alors, je m'aperçus que j'étais seul. Je m'empressai d'aller rejoindre tout le monde dans le salon principal.

Mes regards se portèrent avec inquiétude sur les jeunes personnes, réunies ou dispersées çà et là; je voulais, ou plutôt, j'étais sûr de reconnaître celle qui m'avait impressionné si vivement. La fille de madame de Sainte Marie était la seule de ces demoiselles que je connus; je vis près d'elle une jeune personne aux formes rebondies, aux joues fraîches et rosées, dont le coloris, le teint si délicat, auraient fait le déses-

poir de nos ingriste, qui s'obstinent à nous montrer la nature terne et cadavéreuse. Elle causait avec beaucoup de volubilité, et laissait voir en parlant, les plus belles dents du monde. Sa gaieté tout enfantine décelait la tranquillité de son âme; mon cœur ne la reconnut point pour celle qu'il cherchait. Il me semblait impossible que cette bouche insouciant et rieuse m'eût fait entendre les doux accens dont le charme confus me tenait encore en extase? Mes yeux firent rapidement le tour du salon. La plupart des jeunes personnes qui s'offraient à ma vue étaient jolies, mais aucune d'elles ne put me donner le change; il me fallait une physionomie en rapport avec le type que je m'étais formé; je me retirais à l'écart, triste

et mécontent du peu de succès de mes recherches, quand une jeune personne vint me prier de lui rendre une écharpe sur laquelle je venais de m'asseoir. Je ne sais ce que je répondis pour faire excuser ma maladresse, tant j'étais ému !

Ah ! je venais de la reconnaître, c'était bien elle ! c'était là ma jeune fille à moi, telle que je la voulais, telle que je l'avais comprise, telle aussi que, dans mes insomnies et mes rêves, je l'avais vue !

Mes yeux la suivirent à sa place, et ne la quittèrent plus de la soirée ; j'oubliai le monde qui nous entourait, madame de Brice qui m'attendait sans doute pour la reconduire : l'univers avait disparu, j'étais dans la région des anges, mais de ces anges qui, en ôtant

le souvenir du passé, donnent tout le bonheur au présent !

Je fus tiré de ma douce extase par le maître de la maison, qui vint me demander pourquoi je ne jouais pas ? Je ne pus résister au désir de m'informer près de lui quelle était la belle personne qui intéressait si vivement mon cœur ? — La fille d'un ancien militaire, me répondit-il, et ils'en tint là. En effet, un vieux chevalier de Saint-Louis était placé près de la jeune inconnue, elle causait affectueusement avec lui ; le front chauve et sillonné de blessures de ce vieillard attestait que ce n'était pas seulement à l'ancienneté ou à la faveur qu'il devait ses décorations !

Sans doute, me disais-je, c'est là l'auteur de ses jours ! Heureux père !

comme il doit être fier d'avoir une telle enfant ! Puis, je me prenais à admirer cette forêt de beaux cheveux, dont une partie était relevée avec grâce sur le sommet de la tête l'autre se dessinant en bandeau comme un ruban de satin sur son front suave et pur. La vivacité de ses yeux, tempérée par la longueur de ses paupières, causait à la première vue une émotion indicible ; son regard, parfois vague et indéterminé, parfois mélancolique et sauvage, avait un charme que le vulgaire apprécie rarement, parce qu'il n'est point à sa portée de le définir ni de le comprendre ; mais ce charme est doublé aux yeux de l'homme doué d'une délicate et fine pénétration, parce qu'il y trouve l'expression d'une âme noble et élevée, d'un

cœur sensible qui ne peut vivre que d'affections tendres et durables !

Bientôt cette soirée finit comme tout ce qui se passe et se renouvelle dans la vie, mais son souvenir pour moi devait être éternel. Je revoyais partout cette créature ravissante; en vain, je cherchais à oublier ce visage aux contours si gracieux, auquel souriait si doucement ma pensée. Je voulais ne m'occuper que de Daria et de tout ce que je m'étais promis pour elle, Daria que j'aimais, ou du moins que j'avais cru aimer il y avait encore si peu de jours. Le colonel, me disais-je, ne peut tarder d'arriver; alors je lui parlerai de sa nièce, je la verrai sans doute, et peut-être la trouverai-je belle aussi, Daria, belle comme celle que je n'ai vu qu'un jour, que quelques

heures, et cependant qui a effacé en moi le souvenir de tout ce qui l'avait devancée. Mais la pauvre Daria n'est aimée de personne ! je lui rendrai une mère qu'elle pleure, une famille qu'elle n'a pas, un rang qu'elle honorera, tandis qu'il ne manque rien de tout cela à sa belle rivale. Et qui sait ? son cœur ne lui appartient peut-être déjà plus, car elle va dans le monde, elle paraît l'aimer : il est impossible qu'elle n'ait point été remarquée. A cette soirée, il n'y avait qu'un cri d'admiration pour elle. Ah ! qui pourrait la voir, l'entendre, s'approcher d'elle sans l'adorer ? Et Daria n'a point encore franchi les murs de son couvent. Oh ! oui, c'est à elle seule, enfant simple et malheureux, que je veux, que je dois consacrer toute ma vie.

Puis je retombais, en dépit de mes

raisonnemens dans une rêverie qui me rendait bientôt l'image chérie que je voulais arracher de mon cœur. Cependant je sus me contenir, et je ne retournai point chez madame de Sainte-Marie : ce fut une victoire que remporta ma raison aux dépens de mon repos !....

VII.

Je voulais me distraire; je me rapprochai de madame de Brice, que j'avais entièrement négligée depuis la soirée du marquis. Déjà trois jours s'étaient écoulés, il y aurait eu inconvenance d'attendre davantage, et le soir même j'allai rue Saint-Georges. Je savais qu'à cette

heure , madame de Brice était toujours seule, et ordinairement occupée à choisir les fleurs , les parures qui devaient l'embellir quelques heures plus tard.

Je montai rapidement l'escalier qui m'était si bien connu, je trouvai la porte de l'antichambre entr'ouverte absolument comme lorsque j'étais attendu. Il me vint à l'idée que j'avais été aperçu, en traversant la cour qui était parfaitement éclairée, par madame de Brice ou sa femme de chambre, que nous avions mis dans notre confidence. Cette circonstance m'enhardit; j'allai droit à la chambre à coucher, et déjà j'avais la main sur le bouton de la porte, quand je me sentis tirer par le derrière de mon habit. — Arrêtez, me dit Marianne ; oh ! mon dieu ! qu'alliez-vous faire ?

monsieur est arrivé, il est là près de madame ! toute la famille est ici : le fils, la nièce. Mais j'entends du bruit ; on vient, allez vite vous réfugier dans ma chambre ; bientôt j'irai vous y rejoindre.

Elle m'avait montré du doigt plusieurs portes qui se trouvaient après quelques marches d'un petit escalier dérobé. J'ouvris la première ; arrivé dans une petite chambre que je croyais bien être la sienne, je réfléchis que j'avais agi comme un sot, qu'avec plus de présence d'esprit il s'agissait seulement de me faire annoncer : il n'était point assez tard pour que le colonel suspectât ma visite, j'aurais eu au contraire, auprès de lui, le mérite de l'avoir prévenu ; cette fille ignorait que je le connusse, et c'est ce qui, sans doute, l'avait fait

agir ainsi , car elle n'avait point suivi sa maîtresse à Bade. Daria était près de son oncle , j'aurai pu la voir ! Marianne me l'avait dit, et je n'étais pas entré ! Poussé par un sentiment d'intérêt , de curiosité indomptable , j'allais redescendre , quand j'entendis des pas précipités se diriger du côté de la chambre où j'étais. La lumière que j'aperçus presque au même instant ne me laissa aucun doute ; je ne m'inquiétai pas : cette fille devait venir me retrouver, j'étais persuadé que c'était elle ; cependant j'allai machinalement me placer derrière le rideau de la croisée, qui était baissé et rapproché de manière à ce qu'on ne pouvait me voir, à moins de me chercher ! Mais que l'on juge de ma surprise, de mon ravisse-

ment ! Pour cette fois, ce n'était pas un songe, une vaine chimère : une femme, ou plutôt une créature céleste , venait d'entrer dans cette chambre , et en avait refermé la porte sur elle. Et moi , j'étais là , effrayé de mon propre bonheur , osant à peine y croire. Par quel miracle la retrouvais-je dans cette maison ? Que cette pâleur, cet accablement dont son beau visage était empreint, l'embellit encore à mes yeux ! Je la trouvai mille fois plus belle , s'il était possible, qu'à la soirée du marquis. Mes idées se confondirent, se perdirent dans le vague , et revinrent toutes à ce que je voyais , toutes à elle , car c'était bien elle. Ah ! quelle autre aurait ainsi bouleversé tout mon être !

Elle s'était jetée avec découragement

sur un vieux fauteuil qui se trouvait près de la petite table où elle avait posé sa lumière ; le coude appuyé sur l'un des bras, la tête penchée sur sa main, elle relevait vers le ciel ses beaux yeux remplis de larmes, et semblait lui demander grâce pour tout ce qu'elle souffrait. Dans cette attitude, Raphaël l'eût prise pour modèle, elle eût donné du génie, animé le pinceau du plus médiocre des artistes. J'étais ivre d'amour ; il me semblait que l'air s'était subitement enflammé autour de moi ; tout mon corps frissonna d'ivresse, de volupté.

J'étais tombé à genoux, les bras tendus vers elle ; j'allais infailliblement me trahir, j'allais demander merci, pitié pour tout ce qui se passait en moi, quand la porte s'ouvrit de nouveau.

Marianne parut : son trouble, son agitation me dirent assez qu'elle me cherchait. Je lui fit signe de se taire, que je me soumettrais à tout ce qu'elle voudrait. Ah ! que devait-elle craindre ? je n'avais certainement pas la pensée de rester dans cette chambre, de surprendre la confiance et encore moins d'attenter à l'innocence de la femme que j'idolâtrais, et pour qui j'aurais donné mille fois ma vie

Le hasard seul m'avait protégé, mais comme je le bénissais ce heureux hasard !

—Eh bien ! dit Marianne, encore des larmes ! Pourquoi donc, mademoiselle, vous chagriner ainsi ?

—Ah ! ma pauvre Marianne, toujours des humiliations, un froid dédain. Si tu avais entendu comme madame de Brice

me parlait. Hélas ! je sais trop bien que je n'ai rien de ce qui fait aimer les autres ; mais , ce qui me désespère , c'est que mon oncle aussi semble se laisser influencer. Retire-toi , Daria, m'a-t-il dit d'un ton courroucé, laisse-nous seuls !...

— Votre oncle ne vous a parlé ainsi que pour mieux prendre votre défense en votre absence.

— Oh ! non , Marianne, personne ne m'aime ! excepté toi, peut-être, car tu m'as vue toute petite, et tu sembles quelquefois t'attendrir sur mon sort ?

— Sans doute, mademoiselle, je vous aime, mais je respecte surtout votre vertu, votre innocence. Malheur à qui oserait y attenter.

La pauvre fille avait jeté un regard de mon côté, qui ne me laissait aucun

doute sur son intention ; puis elle entraîna sa jeune maîtresse hors de cette chambre, sous prétexte qu'elle voulait lui faire prendre l'air. Bientôt elle revint seule, les yeux enflammés de colère.

— Avez-vous cru, monsieur, me dit-elle, que parce que j'avais eu la bassesse de tolérer les faiblesses de madame, je serais assez vile pour protéger vos criminelles intentions auprès de mademoiselle Daria ?

— Ne voyez-vous pas que ma conduite est toute simple, lui répondis-je : je me suis trompé de porte, et voilà toute l'énigme. Mais parlez, Marianne, parlez ? vous ne savez pas tout le bien que vous me faites. Répétez-moi que c'est bien la nièce du colonel que je viens de voir : Daria ! la fille de l'infortunée

Ida. Dites que ce n'est point un songe enfanté par la fièvre qui fait bouillonner mon sang? Dites-moi aussi, que c'est elle que j'ai vue chez le marquis? Mais pourquoi se trouvait-elle à cette soirée? Ah! ne me cachez rien, car, voyez-vous, je l'aime, moi, je l'aime comme un insensé : son bonheur, son innocence me sont mille fois plus chers que l'air que je respire. Là voilà donc cette jeune fille dont le nom seul me faisait tressaillir, et qui n'a trouvé de rivale à mes yeux, dans mon cœur, qu'elle-même.

Marianne, sans doute, me crut fou, car elle ne me répondit rien; seulement elle s'empressa de me conduire par des détours obscurs à la porte de sortie. Je voulus encore la retenir; je lui offris ma bourse, qu'elle repoussa en

me disant : Gardez votre argent, monsieur, je ne me sens pas disposée à mériter jamais vos bienfaits. Elle s'était éloignée, et moi, j'étais resté plus d'un quart d'heure à la même place, doutant si ce que je venais de voir était bien réel. Enfin, je sortis de cette maison qui renfermait toutes mes espérances d'avenir. J'emportai avec moi du bonheur pour toute une existence d'homme : j'aurais défié le plus fort, protégé le plus faible, secouru mon plus grand ennemi. Ce fut alors que je compris combien l'amour vrai ennoblit l'âme et la rapproche de la divinité.

Il n'y a qu'un amant qui puisse comprendre avec quelle impatience j'attendis le moment de retourner chez le colonel. Je passai toute la nuit à former

des projets et à les détruire ensuite. D'abord, je voulais franchement aborder la question et demander Daria en mariage à son oncle, et je ne doutais pas qu'il ne me l'accordât. Mais quand je songeais à madame de Brice, à nos liaisons ; alors je craignais son dépit, son influence auprès du colonel. D'un autre côté, si Daria allait m'accorder sa main par pure obéissance, me disais-je, ou seulement pour faire changer sa position, mon bonheur serait pour toujours empoisonné. Ce seraient ses charmes que j'aurais acheté, et j'en veux point sans son cœur. Il faut absolument que je lise dans ses yeux si par mes soins je saurai plaire : alors je parlerai ; je lui donnerai toute ma vie en échange d'un peu d'amour ; je ferai servir mon

expérience à son bonheur ; je la prendrai par la main , nous descendrons ensemble le chemin si rapide de la vie : sans cesse à ses côtés, je m'efforcerai d'écarter de ses pas les épines pour n'y parsemer que des fleurs.

Le lendemain , dès que l'heure me le permit , je me fis annoncer chez le colonel. Je m'aperçus de suite qu'il n'avait point changé pour moi ; il mit dans sa manière de me recevoir un aimable abandon qui me charma , et dont j'aurais voulu pouvoir lui montrer toute ma reconnaissance. Madame de Brice était près de lui ; elle fit assez bonne contenance , mais il était facile de voir que la présence de son mari la contraignait seule à cette condescendance. Cependant il fallait encore la

tromper, la mettre, s'il était possible, sans qu'elle s'en doutât, dans l'intérêt de mon amour.

Je commençai à lui adresser des regards tendres et supplians; je cherchai, à mots couverts et ambigus, à lui faire comprendre que je m'étais présenté plusieurs fois chez elle; que la présence du colonel m'avait seule empêché de pénétrer jusqu'à elle. Ma ruse atteignit son but; car bientôt je vis sa figure changer d'expression : elle finit même par se joindre au colonel, pour m'engager à rester avec eux le reste de la journée. Je n'osais point accepter trop promptement : c'était une faveur à laquelle j'avais aspiré sans compter l'obtenir; je craignais de laisser pénétrer toute la joie que j'éprouvais.

Mes yeux involontairement se dirigeaient vers la porte ; le moindre bruit au dehors me faisait tressallir : quelquefois j'étais obligé d'appuyer la main sur mon cœur pour en maintenir les battements ! Plusieurs visites vinrent successivement, et, dans le nombre, le vieux chevalier de Saint-Louis que j'avais remarqué près de Daria à la soirée du marquis, et que, dans le premier moment, je pris pour son père.

La conversation fut générale : le colonel parla de son fils avec amour, et du plaisir qu'il avait eu à le revoir ; mais pas un mot de Daria : tout se taisait pour elle, excepté mon cœur. Cependant l'heure avançait, et je ne la voyais pas paraître. Cette incertitude me devenait de plus en plus insupportable.

table. Il me vint à l'idée qu'elle était retournée à son couvent. La pendule avait sonné cinq heures ; les visiteurs avaient disparu , excepté le chevalier. On vint annoncer que le dîner était servi. Un bel et grand jeune homme entra dans la salle à manger en même temps que nous. Le colonel alors se tourna de mon côté : Voilà mon fils , me dit-il , monsieur le baron , je vous le présente , et vous demande pour lui votre amitié ; puis il dit au domestique qui était derrière lui : Avertissez ma nièce que nous sommes à table. Madame de Brice s'empessa de dire que Daria paraissait souffrante , et qu'elle avait décidé qu'elle dînerait dans sa chambre. Heureusement le domestique était parti sans avoir en-

tendu les dernières paroles de sa maîtresse. Quelques minutes plus tard Daria entra.



VIII.

La crainte de déplaire, d'être importune, se lisait sur son charmant visage et lui donnait un air timide, embarrassé, mal à l'aise, qui eût fait pitié à voir au plus indifférent des hommes, et me fit souffrir, à moi, mille tortures. J'étais indigné contre le colonel.

Voilà donc, me disais-je, comment il remplit un devoir si sacré ! c'est pourtant là la fille de ce frère, dont il ne parle qu'avec attendrissement, dont il ne cite les vertus qu'avec orgueil. Aveuglement barbare ! il semble ne pas s'apercevoir que la pauvre orpheline est traitée dans sa maison avec moins d'égards que le dernier des étrangers !

Sa place était au bout de la table : elle était toujours servie la dernière, et même après les hommes ; son cousin semblait seul se soumettre avec peine à l'inconvenance de ce procédé, car plusieurs fois je le vis lui offrir son assiette, qu'elle refusait avec une noble fierté. Mais son teint animé, ses yeux humides, me disaient, à moi qui avais compris son âme, qui la suivais dans

tous ses replis, ce qu'il y avait d'amer et d'humiliant dans sa position. Ah ! ce que je souffris, pendant la durée de ce dîner, est incroyable, aussi n'essayerai-je pas le décrire. Au dessert, Daria se leva pour se retirer ; mais avant de quitter sa place, elle me jeta un regard qui n'était point d'amour, mais qui semblait me dire : Merci à toi qui as paru prendre part à ma peine !

Elle fut à peine sortie que le vieux chevalier s'adressant au colonel : Mon cher ami, lui dit-il, j'ai une grâce à vous demander, j'espère que vous ne me la refuserez pas. Mademoiselle Daria n'a jamais vu de théâtre, et nous avons fait le projet de la conduire ce soir à Feydeau, votre fils et moi, si vous y consentez ? Le colonel hésita d'abord à ré-

pondre ; il regardait sa femme comme pour lui demander conseil. Eh bien ! soit, dit-il, j'irai aussi. Ce sera charmant, poursuivit le bon chevalier, aussi bien j'ai retenu une loge d'avant-scène, où nous pourrons tenir tous parfaitement à l'aise, et si monsieur veut être des nôtres, ajouta-t-il en s'adressant à moi, je lui offre une place.

On peut se faire une idée de l'empressement avec lequel j'acceptai. Madame de Brice paraissait presque aussi joyeuse que moi de cette circonstance : à ma grande surprise, elle encourageait le colonel. Je lui en sus un gré infini, parce que d'abord je n'avais pas compris son intention, malgré les signes d'yeux qu'elle me faisait : j'étais si absorbé dans une autre pensée ! Mais

en passant de la salle à manger au salon, je lui donnai la main ; elle me dit, assez bas pour n'être entendue que de moi : Vous resterez ici ce soir, il faut que je vous parle. Ensuite elle dit hautement qu'elle passerait la soirée chez elle, qu'elle désirait se reposer, afin d'être mieux disposée pour le lendemain aller à un bal, où elle désirait paraître à son avantage. Enfin le colonel ne se rétracta pas, et nous partîmes pour le théâtre. J'étais transporté ; je ne tins aucun compte de ce que venait de dire madame de Brice.

Nous arrivâmes au moment où la toile se levait ; je m'empressai de faire placer Daria à la meilleure place de la loge. Nous n'avions autour de nous que des regards bienveillans ; aussi je l'en-

tourais de petits soins , de prevenances délicates auxquelles les femmes attachent tant de prix. Elle ne parut pas surprise du nouveau tableau qui s'offrait à ses yeux : elle était douée de cette intelligence qui devance les ans , qui fait tout pressentir , tout comprendre à la première vue. Cependant elle fut fort attentive à la pièce ; j'étais assis tout près d'elle , de sorte qu'aucun de ses mouvemens ne pouvait m'échapper. Entre les actes , nous parlâmes naturellement de madame Sainte-Marie , de sa fille , du plaisir que j'avais eu à l'entendre elle-même chanter. Mon but était de lui faire dire comment elle se trouvait à cette soirée !

C'était la première fois que je me trouvais au milieu de tant de monde , me dit Daria : Agathe était venue me

voir, il y avait peu de temps, à notre couvent, elle avait obtenu que j'allasse un jour avec elle chez sa mère. Dans cette intervalle, mon oncle arriva, on vint me chercher; après les premiers momens passés avec lui, je le priai de me faire conduire chez mon amie : mais je fus bien contrariée quand j'appris que j'étais chez ces dames, un jour de grande soirée : ma toilette, ajouta-t-elle en rougissant, n'était point convenable ; cependant je m'en consolai bientôt en voyant le bonheur d'Agathe : jamais je ne l'avais trouvée aussi jolie. Je voulus participer à ses plaisirs ; elle aime la musique, elle parut désirer m'entendre, et je fis ce qu'elle voulait. Le soir, le chevalier vint me chercher, et nous le priâmes tous de

concert de prolonger la soirée avec nous.

— Il est sans doute votre parent, interrompis-je ? — Non, mais il est le plus ancien ami de mon oncle ; il a aussi beaucoup connu mon père, et cela, joint à toutes les vertus que je lui reconnais, me donne pour lui une grande vénération.

Ma surprise allait toujours croissant ; cette jeune personne, si timide en apparence, s'exprimait avec une aisance, avec une élégance de langage, un choix de mots que je n'avais vu qu'à elle. C'était surtout en parlant de son amie que sa belle âme se laissait voir tout entière ; ses éloges ingénieux ne tarissaient pas. Combien la comparaison que je pus faire alors fut à son avantage. Printemps de la vie, âge heureux

où le cœur simple et pur éprouve tout le charme d'une véritable amitié, où l'esprit, exempt de méchanchetés, de jalousie, sait apprécier et louer franchement le caractère et la beauté d'autrui ! Sexe charmant ! ah ! conserve au milieu du tourbillon du monde ces premières qualités, ne souffre pas qu'elles soient ternies par de honteuses passions ; innocence, franchise, sensibilité, voilà tes attributs. Qui peut te résister, quand tu les réunies à la beauté ?

Daria n'était cependant point une jeune fille qui s'amusât d'un ruban, de la moindre frivolité : son enfance s'était écoulée au milieu des larmes, et le malheur de son adolescence, l'isolement, l'abandon où elle vivait, en mûrissant sa raison, avaient exalté son

ame et l'avaient rendue involontairement désireuse d'un sentiment tendre, vif, dont son innocence ne lui permettait pas de comprendre la nature, mais qui se décélait dans ses moindres paroles, dans l'abandon de ses mouvemens, dans l'expression mélancolique de son pâle visage.

Durant cette soirée, mon bonheur ne fut troublé par aucun fâcheux présage. Heureux de voir, d'entendre Daria, je ne désirais rien de plus. Le colonel semblait sourire à mon empressement auprès d'elle ; il y eut même un instant où je lui pris la main que je pressai avec force. Hélas ! n'était-ce pas déjà lui faire l'aveu de mon amour. Il nous proposa de visiter le foyer. Je fus assez heureux pour faire accepter mon bras

à Daria ; nous y arrivâmes sans que je m'aperçusse de ce qui se passait autour de nous ; seulement en entrant j'avais vu qu'il y avait beaucoup de monde ; tout à coup je la sentis trembler en s'appuyant avec plus d'abandon ; l'inquiétude se peignait dans tous ses traits. Comme je lui demandais la cause de ce changement subit : Je ne sais, me dit-elle toujours plus troublée, si c'est une erreur de mon imagination prévenue, mais je crois avoir vu passer madame de Brice près de nous, et tellement déguisée que je ne l'aurais pas reconnue si elle ne m'eût jeté un regard qui m'a fait frémir !

Dans ce moment, je ne fus plus maître de me contenir, je pris sa main que j'osai presser dans les miennes : cette

action parut la surprendre; elle me considéra quelques instans en silence, et je la vis pâlir. Sans doute en cet instant un funeste pressentiment venait troubler son ame. O Daria ! ange à qui je voudrais élever des autels , donnez-moi le droit de vous protéger contre votre cruelle persécutrice ! Je ne pus en dire davantage, le colonel nous avait rejoint.

Mon sort venait d'être irrévocablement fixé : ce visage, plus ravissant encore par l'expression que par la beauté, ce visage enchanteur m'avait tout dit; dès ce moment, je m'abandonnai sans réserve à l'amour. C'est en vain que Daria venait de me parler de madame de Brice, je n'avais pas une pensée pour elle. Nous avions quitté le foyer pour

retourner dans notre loge ; je repris ma place. Daria était tombée dans une rêverie profonde ; je la contemplais en silence ; je lisais mieux en son ame que si elle eût voulu elle-même me dépeindre ce qui s'y passait ; puis elle me dit, comme pour donner le change à sa pensée : Croyez-vous que ce ne soit pas madame de Brice que j'aie vue ?

Rassurez-vous, lui dis-je à voix basse, cela est impossible ; c'est sans doute quelque ressemblance frappante ; madame de Brice ne peut-être ici, puisqu'elle a refusé de nous y suivre. Et je parlais avec conviction ; assurément je ne pensais pas qu'elle pût se trouver seule dans la foule que nous venions de quitter.

Avant la fin du spectacle, Daria me

dit qu'elle retournerait le lendemain à son couvent ; je la suppliai de me permettre d'envoyer quelquefois m'informer de sa santé, et je ne la quittai, ainsi que le colonel, qu'après les avoir reconduits rue Saint-Georges.

Ah ! que la solitude est douce avec le souvenir de l'être qu'on adore, que l'on espère retrouver le lendemain, à qui on veut, ou l'on croit pouvoir dévouer toute son existence ! Il n'y a plus de malheurs possibles, l'amour aplanit tout ; aucun sacrifice ne lui coûte, ou plutôt en existe-t-il pour l'amour ? Je me repaissais avec délices des moindres circonstances de cette soirée. La nuit, je fus heureux encore : mes songes me rendirent Daria émue, attendrie, en écoutant l'expression de mon ardent

amour. A mon réveil, je me livrai à l'espoir de lui plaire, d'obtenir son cœur sans partage. Oui, sans partage aucun, me disais-je ; car Daria n'a point de ces liens de famille qui, devant me ravir une partie de son affection, auraient fait mon désespoir ; à moi seul, je serai tout pour elle. Pensée enivrante ! ah ! les joies que tu me promettais alors bouleversaient déjà ma raison. J'aurais voulu épancher mon cœur dans le sein d'un ami, l'amour est naturellement confiant. Je voulus écrire à ma bonne mère, j'étais sûr de lui faire le plus grand plaisir ; cette excellente amie avait toujours partagé mes peines, et dans cette circonstance, ma première idée fut de lui faire partager ma joie. D'ailleurs, je voulais la prier d'écrire

elle-même au colonel, pour obtenir la main de Daria.

Déjà j'étais installé à mon bureau pour mettre à exécution mon projet, quand mon valet de chambre vint me dire qu'une dame demandait à être introduite auprès de moi. Cette visite matinale me surprit étrangement ; il était à peine dix heures , j'avais encore mes pantoufles , ma robe de chambre : cependant je n'hésitai pas, et j'ordonnai de laisser entrer. Mais, quel fut mon embarras en reconnaissant madame de Brice ; je ne savais quelle contenance faire, la crainte et l'espérance venaient tour à tour m'assaillir. Quelle raison assez grave pouvait la conduire chez moi , elle, que j'avais toujours vue en apparence l'esclave des convenances.

IX.

— Vous ne vous attendiez sans doute pas à recevoir ma visite, me dit-elle en se plaçant dans un fauteuil avant que j'eusse le temps de le lui offrir. Je m'empressai de lui dire combien cette surprise m'était agréable.

C'est en vain, mon cher baron, que

vous cherchiez à me le faire croire. On ne nous persuade que par les soins, et s'il est un instant pour les illusions, il en est un aussi où la vérité se montre tout entière : c'est alors qu'on déplore une bien chère, mais trop courte erreur. Cependant, je vous regrette, Georges, oui, je vous regrette comme un de ces beaux songes dont on voudrait vainement prolonger la durée. Il me semblait qu'être aimée de vous n'était point chose ordinaire ; j'aurais, je crois, sacrifié, pour nous rapprocher encore, mes penchans, mes goûts les plus dominans. Vous le voyez, nous avons changé de rôle. Ne croyez pas cependant que je sois venue ici pour vous attendrir ; je suis tout à fait résignée. Ah ! vous ne savez pas ce que j'ai

souffert hier en ne vous voyant pas revenir, après le désir formel que j'avais manifesté de vous revoir sans témoins. La jalousie, pour la première fois, est venue me torturer le cœur. Je ne pouvais vous croire au spectacle ; mon imagination vous suivait aux genoux d'une nouvelle conquête ! je la supposais belle, élégante, libre de vous appartenir tout entière : je voyais vos regards, j'entendais vos paroles. Je voulais à tout prix éclaircir un doute qui me faisait souffrir mille morts. Je pris les habits de l'un de mes gens ; à l'aide de ce costume, j'allai me perdre dans la foule du théâtre. Je vous ai vu, Georges, sans doute bien moins coupable que d'abord je l'avais craint, et je viens pour vous récompenser de

la joie que j'en ai ressentie. Vous paraissez vous intéresser à la nièce du colonel: la pitié, sans doute, vous parlait en sa faveur; plusieurs fois vous prîtes auprès de moi sa défense.

— De grâce, madame, expliquez-vous, repris-je avec un mouvement d'impatience mal déguisée.

— Je conçois votre empressement; mais ne m'interrompez pas, et vous allez tout savoir. Oui, continua-t-elle, j'avoue que jusqu'à ce jour j'avais entièrement négligé de m'occuper de Daria! cette jeune fille a un caractère qui m'a toujours involontairement éloignée d'elle; mais, pour être approuvée par vous, je sens qu'il n'est rien que je ne puisse faire; vous aurez le mérite d'avoir, par vos conseils, préparé le sort

brillant que je lui réserve : encore un mois passé à son couvent, et je la mène à la campagne où le colonel a le désir d'aller terminer son semestre ; je m'occuperai exclusivement d'elle : car il faut enfin que vous sachiez que je la marie.

A ces paroles, si peu attendues, tout mon sang reflua vers mon cœur ; je ne pus d'abord que balbutier quelques mots sans suite : mais bientôt le rire sardonique que je vis errer sur les lèvres de madame de Brice me rendit à moi-même ; je me raidis contre l'attendrissement qui, un instant, avait failli m'entraîner vers elle ; je retins ma confiance et l'aveu de mon amour prêt à m'échapper ; je me félicitai, à part moi, de n'être pas tombé dans le nouveau piège

qu'elle me tendait avec autant d'art que de finesse ; je feignis d'approuver ses intentions pour Daria ; je la félicitai moi-même sur son retour de bonté : mais tout cela fut dit avec un battement de cœur, un embarras, une tristesse qui, j'en suis sûr, ne lui échappèrent pas ? Je ne pus même m'empêcher de lui demander si l'époux qu'elle destinait à Daria, était de son choix ? sa réponse ne fut point conséquente.

— Il s'agit bien, reprit-elle aussitôt en haussant les épaules, de consulter une jeune fille, quand on a résolu d'assurer son avenir, de fixer sa destinée d'une manière honorable ; et puis j'espère qu'il doit suffire à cet enfant de ma pitié, que sa famille l'ait aussi décidé ; d'ailleurs, qu'aurait-elle à se

plaindre? Elle sera riche, elle aura un nom distingué; et cela n'est-il pas tout dans la vie?

—Oui, madame, repris-je, ne gardant plus de mesure! Oui, tout pour les femmes dont le cœur corrompu avant l'âge, par le souffle impur du monde, ne voit, ne désire rien au-delà; mais Daria, croyez-le bien, ne comprendra pas le bonheur de cette manière. Donnez-lui un cœur jeune, ardent, une âme qui réponde à son âme! voilà la vie qu'elle rêve, qui peut seule la charmer, qu'elle vous bénirait, j'en suis sûr, de lui avoir donné, sans jamais regretter les richesses, le haut rang, que vous prizez si fort pour elle!

— Prenez garde, monsieur le baron, me dit froidement madame de Brice;

je suis venue ici avec le désir de rester votre amie, et si vous ajoutez un mot de plus, je sens que je ne serai plus maîtresse de me contenir; mes irrésolutions sont maintenant fixées; vous devez me comprendre? Du reste, votre conduite réglera en tout point la mienne.

— Eh bien, lui dis-je en me rapprochant d'elle, s'il en est ainsi, si vous dites vrai, madame, il n'est rien que je ne fasse pour mériter vos bontés, votre amitié.

— Oh ! dites plutôt mon indulgence, voilà ce dont vous auriez grand besoin, et c'est ce que vous n'obtiendrez jamais, dans le sens où vous l'entendez. Vous voyez si j'ai bien lu dans votre cœur. Songez, poursuivit-elle en se levant pour sortir, à vous unir à moi pour

engager le colonel à hâter le mariage de sa nièce; croyez-moi, c'est là le seul moyen possible pour arrêter les maux sans nombre près à nous frapper tous, et dont vous seriez le seul auteur !

Elle s'était éloignée sans que j'eusse fait un pas pour la retenir. Quand je me retrouvai seul, je pus m'assurer de toute l'étendue de mon malheur : renoncer à Daria, l'engager à se donner à un autre ! voilà ce que venait me demander cette femme, et j'avais pu l'entendre sans crier anathème à sa voix maudite : — Elle ne sait pas, elle, m'écriai-je, qu'il est des cœurs qui ne changent jamais, qui se donnent pour l'éternité, qui prisent moins que rien les calculs du monde ! Pusillanimité des ames vul-

gaires et rampantes, vous ne m'arrêterez point ; ô Daria ! fille de mon cœur, tu sauras par moi ce que peut l'amour, va ; tu apprendras que lui seul est vrai, qu'il ne trompe pas quand il existe. Tous les abîmes de la terre s'ouvriraient devant mes pas, je saurais les franchir pour arriver jusqu'à toi. Long-temps je restai sous le poids d'une agitation qui m'ôtait la possibilité de m'arrêter à un parti raisonnable ; vingt fois j'eus le désir d'enlever Daria à ceux qui prétendaient me la ravir, et de la conduire à ma mère, et revenir ensuite demander mon pardon au colonel et son consentement à notre mariage, qu'alors il n'aurait pu me refuser. Oh ! que n'ai-je mis à exécution ce projet ! ma vie eût été une longue suite de joie ineffaçable,

comme elle n'est maintenant qu'un amas de douleur; mais il me semblait impossible que le colonel ne me devînt pas favorable après m'avoir entendu. Ce jour-là même, j'allai le trouver avec la résolution de l'entretenir seul. Je fus servi à souhait, j'avais su tromper la surveillance de madame de Brice, elle était absente; il parut enchanté de passer quelques heures seul avec moi; j'avais hâte d'en venir à mon but, dans la crainte que la moindre circonstance, une visite, par exemple, ne vint faire échouer mon espoir; d'abord, il me fut impossible de le devancer; il parlait sans relâché, sautant d'une chose à l'autre, tout à coup il me dit :

— Vous me voyez bien heureux aujourd'hui; il faut que je vous en apprenne

la cause ; je suis sûr que cela vous fera plaisir dans l'intérêt que vous me portez. Ce bon chevalier, cet excellent homme ! croiriez-vous qu'il est venu me demander ma nièce en mariage. Ce n'est pas, comme vous le pensez bien, l'amour qui l'a décidé à cette démarche ; mais c'est son noble cœur qui lui a suggéré d'en agir ainsi, pour faire la fortune de l'enfant d'un vieux camarade. Je suis sûr que Daria l'épousera sans répugnance ; car elle l'aime comme un frère, et il me sera facile de lui persuader qu'il n'a en vue que son bonheur. Ce mariage, je vous l'avoue, comblera mon espérance ; j'avais réellement de l'inquiétude pour l'avenir de ma nièce.

— Et vous avez donné votre parole,

colonel? repris-je avec un son de voix que l'émotion rendait tremblante.

— Pourquoi me faites-vous cette demande? me dit-il en riant.

— Oh! c'est que de votre réponse dépend le bonheur ou le désespoir de ma vie! Et moi aussi, mon ami, je vous demande la main de mademoiselle de Mérole. Si depuis le moment que vous me connaissez, vous avez pris quelque confiance en mon caractère, voici l'instant de m'en donner la preuve. Assurément mon âge me donne l'espoir, ou plutôt quelques droits d'obtenir la préférence sur le chevalier; ma fortune ne cède en rien à la sienne, et puis j'ai aussi un nom, un rang à offrir à celle que j'aime; c'est seulement en les lui donnant que j'en sentirai tout le prix.

— Oui, sans doute, me dit le colonel; mais tout cela est beaucoup trop beau pour la position de ma nièce, et c'est le seul cas qui pourrait peut-être motiver un refus. Il réfléchit un peu et reprit ainsi : Cependant si d'ici à quelques mois vous persistez après les observations que vous fera mon amié, et que madame votre mère m'assure elle-même que ce mariage se ferait selon ses désirs, je vous donne ma parole de renoncer à tout autre engagement pour Daria.

Il me dit ensuite les choses les plus obligeantes; mais tout cela ne me satisfit point. Je me récriai sur la longueur de l'épreuve qu'il m'imposait; je l'assurai que ma mère était prête à le supplier de consentir à mon bonheur,

de le hâter même. La véhémence de mes discours ne prévalut pas; il fut inébranlable. Je croirais, me dit-il, manquer à l'honneur et à ce que je me dois à moi-même et aux miens, en précipitant un mariage dont tous les avantages sont de notre côté, et que vous pourriez me reprocher vous-même d'avoir trop légèrement contracté; car enfin vous ne connaissez Daria que depuis quelques jours, et cette impression si subite ne peut-elle se détruire en la voyant plus souvent : les amoureux ne voient point de défauts dans celles qui les fascinent, et moi je vous assure que ma nièce en a beaucoup.

J'étais impatient de l'interrompre, quand madame de Brice parut. Nous gardâmes l'un et l'autre le silence. Le

colonel était embarrassé, comme s'il eût craint que sa femme ne pénétrât ce que je venais de lui dire. Eh bien ! messieurs, vous vous taisez à mon approche ; suis-je donc de trop parmi vous ? dit-elle avec un petit air agaçant auquel le faible mari ne résistait jamais ; aussi s'empressa-t-il de la rassurer par les paroles les plus tendres. Plus que jamais, je compris de quel ennemi j'avais à parer les coups ; mais rien ne pouvait m'intimider : j'étais décidé à tout braver ; cependant je voulais user de tous les moyens pallians avant d'en venir à un éclat. Un mois se passa encore en projets inutiles, et rien ne changeait ma position : j'avais renoncé au monde ; je ne sortais de chez moi que pour aller chez le co-

lonel. Ma mère, à ma prière, lui avait écrit; et, quoiqu'il ne m'en dît rien, j'espérais chaque jour lui voir fixer enfin celui qui devait m'unir à sa nièce, d'autant mieux que madame de Brice paraissait de bonne foi avoir renoncé à ses prétentions envers moi : elle me traitait amicalement; peut-être crut-elle alors que j'avais moi-même oublié Daria.

X.

Un soir, au moment où j'allais prendre congé, le colonel me dit : Nous partons pour la campagne, c'est-à-dire ma famille ; si vous voulez être des nôtres, faites vos dispositions ; je ne pus d'abord répondre, tant je me sentis troublé, car je prenais cette bienveillante

invitation pour un consentement tacite à mon prochain mariage. Le lendemain, mon premier soin fut d'envoyer au couvent de Daria, et, à ma grande surprise, j'appris qu'elle n'y était plus, qu'elle en était sortie la veille pour n'y plus rentrer; tout s'arrangeait au gré de mes desirs, j'étais dans le ravissement; pour comble de bonheur, le colonel vint me trouver chez moi, et nous convînmes ensemble que je les laisserais s'installer à la campagne, et que j'irais les trouver un peu plus tard. Plusieurs jours devaient s'écouler encore, jusqu'au moment du départ de cette famille, que déjà je regardais comme la mienne. Nous ne nous quittions presque plus, le colonel et moi; madame de Brice aussi était le plus sou-

vent avec nous ; mais , malgré que je susse positivement que Daria fut dans la maison , je ne pus un seul instant être assez heureux pour la rencontrer , pour me trouver près d'elle quelques minutes ; je ne sais ce que je n'eusse fait pour obtenir une telle faveur. Je trouvais de la cruauté de la part du colonel d'en agir ainsi , surtout avec les intentions que je lui supposais. Enfin le moment de partir arriva , tout était en ruine dans la maison : les domestiques , occupés à transporter dans la voiture , qui déjà attendait dans la cour , les choses nécessaires pour la route , et le long séjour que l'on comptait faire à la campagne , ne s'aperçurent pas de ma présence. Je trouvais toutes les portes ouvertes , et feignant d'attendre quel-

qu'un pour m'annoncer, je me dirigeais du côté où j'espérais rencontrer celle que mes yeux cherchaient vainement déjà depuis trop long-temps au gré de mon attente ; ma ruse fut infructueuse, et je me décidai à entrer chez le colonel : ce fut alors que le hasard me servit mieux que toutes mes combinaisons, car je trouvais Daria dans la chambre de son oncle, occupée à placer du linge dans un coffre qui était à ses pieds. Nous restâmes d'abord interdits de nous retrouver ainsi seuls ; mais bientôt je me rapprochai d'elle ; je lui témoignai tout le plaisir que j'avais à la revoir ; je m'emparai d'une de ses mains que je plaçai sur mon cœur. C'est en vain, lui dis-je, que l'on voudrait nous désunir : il ne bat, il ne battra jamais que

pour vous : prononcez sur mon sort , dites que mes soins ne vous seront point importuns ; que sans répugnance vous deviendrez ma compagne chérie ? Daria émue , tremblante , me regardait avec étonnement ; puis laissant retomber sa jolie tête sur ma poitrine : Avec répugnance , murmurait-elle ; et elle me repoussa doucement : — Cessez , cessez , monsieur Georges ; hélas ! un tel bonheur peut-il être promis à la pauvre Daria. Honneurs , grandeurs de la terre , je ne vous ai jamais enviés ! le seul bien que j'avais compris , dont j'avais été avide , je le goûtais alors dans toute sa plénitude : j'étais aimée , aimée pour moi-même , aimée par un être que la nature et l'amour semblaient avoir créé pour combler mon espoir !

Tout à coup , nous entendîmes dans la pièce voisine des personnes parler entre elles.

— O mon dieu ! dit Daria , c'est mon oncle ; j'entends la voix de madame de Brice ! On vient ; où fuir, où me cacher ?

— Restez au contraire, lui dis-je ; qu'avons-nous fait qu'ils ne doivent approuver ? Mes intentions sont pures ; il est temps de connaître les leurs ?

— Oh ! non, Georges, éloignez-vous, je vous en prie ; vous ne savez pas ce que j'aurais à souffrir si on vous trouvait près de moi ?

— Elle était si tremblante, si émue, que je me laissai persuader, et j'eus le temps de regagner l'antichambre sans rencontrer personne. Madame de Brice parut mécontente de me voir si tôt ; le

colonel survint et me proposa de les accompagner quelques lieues à cheval. J'étais rêveur; il m'en demanda la cause; je secouai la tête, et il parut me comprendre, car il ne répliqua pas; bientôt on se mit en route. Daria était placée en face de son oncle dans la calèche; mes regards interrogeaient sans cesse son cœur, et je crois que j'aurais ainsi fait toute la route, si on ne m'eût fait apercevoir qu'il était temps de rebrousser chemin. Mon cœur était brisé en revenant à Paris. C'en était fait, mon amour était devenu ma vie. Il n'était plus en mon pouvoir d'attendre; il fallait que Daria fût à moi. Trois jours s'étaient à peine écoulés que je refaisais déjà le même trajet. La maison de campagne du colonel était à six lieues

de Paris, au-dessus de Pontoise, dans la plus jolie position que l'on puisse imaginer. J'arrivai un peu avant la nuit, au moment où j'étais le moins attendu. Il y avait plusieurs personnes étrangères; tout le monde était dispersé dans les jardins. Daria fut la première qui s'offrit à ma vue; à mon approche, elle ne put contenir sa joie naïve; son teint s'anima d'une subite rougeur; jamais elle ne me parut aussi jolie. Je voulus mettre à profit les courts instans qui s'offraient à moi pour l'entretenir seule. Je lui demandai comment elle se trouvait de sa nouvelle position auprès de madame de Brice? elle hésita d'abord à me répondre, puis enfin elle me dit. Il n'est plus en son pouvoir de me rendre malheureuse,

surtout si vous restez parmi nous ?

Oui, je resterai sans cesse près de toi, m'écriai-je ! aimable et chère enfant, nous ne nous quitterons jamais ; il faut que le colonel consente de suite à notre mariage, ou bien nous fuirons ensemble, n'est-ce pas ? ange parle, n'auras-tu pas confiance en l'amour de celui qui t'aime plus que sa vie, qui ne veut t'appartenir que par les liens les plus légitimes ? Ne te souvient-il pas avec quel abandon ta mère se donna à son époux ? — Eh bien, oui ! dit Daria les yeux remplis de larmes à ce souvenir ; nous irons ensemble sur sa tombe vénérée ; là ! nous jurerons d'être à jamais l'un à l'autre, et du haut des cieux où elle habite, elle bénira ses enfans. En ce moment, je vis sortir d'un massif d'ar-

bres plusieurs femmes qui semblaient venir directement à nous ; Daria rentra dans la maison dont nous étions proches, et moi je fus à leur rencontre ; madame de Brice me fit l'accueil le plus gracieux, et la soirée se passa très gaîment. En venant à la campagne, j'avais espéré que si le colonel retardait encore notre mariage, nous aurions la liberté de nous voir, de nous entretenir seuls au moins quelques instans. Mon espoir fut encore déçu, je ne voyais Daria qu'à l'heure du dîner, encore était-ce pour être témoin des humiliations, des injustices auxquelles elle était sans cesse en butte, madame de Brice n'oubliant jamais l'occasion de lui dire en ma présence quelque chose de désobligeant. Enfin, j'avais trouvé le moyen

de lui écrire et de recevoir les réponses à mes lettres, en m'assurant de son amour, elle m'exhortait à la patience : — Vous voir chaque jour, Georges, m'écrivait-elle, voilà pour Daria le seul souvenir de la veille, et l'espérance du lendemain. Aussi n'allais-je à Paris qu'à de longs intervalles. Cependant j'avais plusieurs commissions pour ma mère qui devaient me retenir absent plus de temps que je n'en avais eu l'habitude jusqu'alors. Cette circonstance me désespérait; il me semblait qu'être ainsi éloigné de Daria était l'exposer à mille malheurs; toute la nuit qui précéda le jour où je partis, je lui écrivis que ma patience était poussée à bout, et qu'il fallait qu'elle se décidât à me suivre, que j'allais préparer tout pour cela;

j'étais depuis deux jours à Paris, quand je reçus un billet du colonel qui s'exprimait ainsi : « Mon cher baron, je suis venu ce matin pour vous voir; ne vous trouvant pas, je n'ai que le temps de vous dire adieu. Je viens de recevoir l'ordre positif de rejoindre mon régiment; il paraît que l'on craint quelque trouble, ce qui rend ma présence indispensable. Mon fils me suit, et vous prie ainsi que moi de ne pas l'oublier jusqu'au moment où nous nous réunirons tous. » Je restai confondu; ainsi, m'écriai-je ! il s'éloigne sans s'occuper du sort de sa nièce; il la livre sans défense à sa plus cruelle ennemie ! Mes affaires furent promptement terminées, comme on le pense bien. En arrivant à la campagne, je voulus, sans plus attendre, avoir

avec madame de Brice une explication décisive, car il ne s'agissait plus de feindre; je voyais clairement qu'elle seule était l'arbitre du sort de Daria et du mien. Cependant, sous l'un ou l'autre prétexte, elle cherchait toujours à éluder ce qu'elle prévoyait, sans doute ce que j'avais à lui dire. Plusieurs jours s'étaient déjà écoulés, et je n'avais point encore aperçu Daria; je lui avais écrit, et contre mon attente, mes lettres étaient restées sans réponse; j'étais dans une agitation impossible à exprimer; je passais la plus grande partie des nuits à promener mes rêveries autour de la maison, surtout du côté où je supposais reconnaître les fenêtres de sa chambre. Dans l'un des momens où je me sentais le plus découragé, je vis une petite

porte qui donnait sur la campagne s'ouvrir lentement, une femme en sortit avec précaution; je ne doutai pas que ce ne fût Daria, et je m'élançai aussitôt sur ses pas : mais quel fut mon effroi en me trouvant face à face, avec madame de Brice !

— Etait-ce moi que vous cherchiez ici ? me dit-elle d'un air railleur. Homme lâche et vil ! non content d'avoir séduit la femme de ton ami, tu veux encore déshonorer son enfant adoptif ; crois-tu que je n'ai point compté tes soupirs ; que tes regards ne m'aient point appris l'amour dont tu brûlais pour une autre ? Va, j'ai tout vu ; ce n'est point le cœur d'une femme outragée, d'une femme qui aime encore en dépit d'elle-même, que l'on peut

ainsi abuser. Seulement, depuis quelques jours, je suis fixée sur tes intentions : l'heure de la vengeance a sonné ; tu ne reverras plus l'objet de ton infâme amour, qu'irrévocablement lié à un autre. C'est par le même supplice auquel tu m'avais condamnée que j'ai voulu te punir et me venger. Elle allait m'échapper, mais je la retins par le bras. Tu mens, m'écriai-je, femme exécration ! le colonel ne peut m'avoir ainsi abusé. Rétracte les paroles impies que tu viens de prononcer. Daria est à moi, vois-tu ; ce n'est ni toi, ni les tiens qui pourraient me la ravir, il faut qu'à l'instant même tu me la rendes : en vain tu aurais voulu l'obliger à se donner à un autre, tu l'aurais même traînée au pied des autels, le serment que le cœur

n'approuve pas est faux , c'est un sacrilège infâme. Mais parle , où faut-il aller pour la retrouver ? Sans cela , tu dois tout craindre de mon désespoir !

— Voilà donc le prix que je devais attendre de ma faiblesse pour vous, continua-t-elle ; oh ! le colonel est trop vengé ! Oui , puisque tu n'as pas voulu de l'amitié que je t'offrais , et que tu t'es attachée à persécuter ce que j'ai de plus cher au monde. — Eh bien ! rentrons , reprit-elle , et demain nous nous expliquerons sans aucune réticence. — Songez bien, madame, que c'est un dernier appel que vous faites à ma délicatesse : ce délai expiré, je n'écouterai plus rien ; je ferai même, s'il le faut , au colonel l'aveu de mes torts envers lui ; et j'allai à tâtons retrouver ma chambre.

En entrant, j'aperçus près des pieds du lit quelque chose de blanc. Après avoir refermé la porte, je m'approchai pour voir ce que ce pouvait être ; mais, ô bonheur inespéré ! Fuyons ! me dit Daria, car c'était bien elle ; il en est temps encore, mon Georges. On voulait m'obliger à renoncer à toi, à toi ! qui es toute ma vie : je viens avec confiance me mettre sous ta protection ? Je l'attirai sur mon cœur, je touchai ses vêtemens, ses mains, ses cheveux, pour m'assurer si ce n'était point un songe. Un feu dévorant me parcourait tout le corps ; mes lèvres cherchaient involontairement les lèvres de mon amante ; je la sentais frémir. Va, ne crains rien, ma Daria, lui disais-je alors, je saurai te défendre

contre mes désirs ! Ton amant te conservera sans tache à ton heureux époux. Bientôt nous gagnâmes la campagne ; mon domestique nous amena ma voiture à une petite maison que je lui avais désignée sur la route. Quelques heures plus tard, nous étions installés dans mon hôtel à Paris. Oh ! ce fut seulement alors que je connus l'existence ! Souvenirs enchanteurs, source de regrets éternels ! ma plume reste impuissante pour vous retracer, mes idées abondent en foule, mais toujours se confondent sans pouvoir se reproduire. Chaque jour, je découvrais en ma compagne de nouvelles perfections, de nouveaux charmes : tour à tour enfant timide et folâtre, puis, par instinct, plus habile qu'un

sage, avec sa grâce et son cœur sans détour dans l'art de plaire, elle eût instruit Ovide.

Me méfiant de moi-même en lui donnant pour demeure ma propre maison, je m'empressai de mettre entre nous la personne qui avait été constamment la voir de ma part à son couvent : c'était une ancienne femme de confiance de ma mère, dont la vertu m'était bien connue, et à qui je crus devoir faire l'aveu de notre position. Plus rassuré par ces précautions, j'écrivis au colonel pour le prévenir de ce que je venais de faire, et j'attendis avec confiance qu'il vînt lui-même, car je connaissais sa susceptibilité sur le point d'honneur.

— Daria semblait avoir oublié l'univers pour ne s'occuper que de moi ; je vou-

lais néanmoins lui faire connaître ce que Paris a de curieux et d'amusant; et bien souvent, au retour d'un spectacle nouveau qui avait attiré la foule, rentrés chez nous, cherchant à nous rendre compte de ce qui s'était passé sous nos yeux, je l'entendais me faire l'aveu toujours plus ravissant, qu'elle n'avait rien vu, rien entendu que son amant. O ma Daria ! ange qui n'a fait que passer sur cette terre, en vain les années se succèdent, en vain le temps a blanchi mes cheveux, ton souvenir m'est resté fidèle : aujourd'hui encore je voista jolie tête, comme au jour de mon bonheur, venir s'appuyer sur mon épaule, et me demander ingénument à quand serait notre hymen ?

Hélas ! le temps fuyait comme un son-

ge ! et je ne recevais aucune nouvelle du colonel. Tout à coup il m'arriva une lettre de mon intendant , qui vient m'frapper comme la foudre. Si vous voulez encore revoir madame votre mère , m'écrivait Philippe , hâtez-vous , monsieur le baron : son heure suprême approche. En ce moment la nature reprit tous ses droits ! ma mère m'allait être ravie ; elle n'avait autour d'elle que des serviteurs fidèles , il était vrai , et qui , sans doute , s'étonnaient de l'absence de son fils , de son apparente indifférence. sans plus attendre , je confiai Daria aux soins de la vieille gouvernante , et après leur avoir fait , à l'une et à l'autre , toutes les recommandations imaginables , je fis demander des chevaux de poste , et je partis pour Blacourt le désespoir

dans l'ame. Mon cœur était déchiré de remords; je ne pouvais me le dissimuler, depuis trop long-temps j'avais négligé ma mère; mon imagination me la représentait me tendant les bras, m'appelant des noms les plus tendres, alors, mes cheveux se hérissaient sur mon front, mes mains, en se pressant convulsivement ensemble, se crispaient comme si elles eussent voulu se rompre; et je m'écriais comme un malheureux : Ma mère, ma tendre mère! ô pardon, pardon! A chaque relais, je promettais au postillon de payer double s'il accélérerait encore sa marche; je ne sais comment, ma voiture ne se rompît pas mille fois.

En arrivant dans les cours de mon château, je n'osai relever les yeux, dans

la crainte que les regards de mes gens, que le bruit avait fait accourir à ma rencontre, ne me donnassent la certitude d'un malheur qui, je crois, m'eût causé la mort. Hélas ! j'oublie qu'on ne meurt pas de douleur ; mais je devais la revoir encore pour me bénir et me pardonner. En l'entendant me parler, me nommer son Georges, son enfant bien aimé, il me semblait qu'un miracle me la rendait, qu'il me serait possible de prolonger son existence encore bien long-temps, à force de soins et de dévouement ; mais ce fut une trop courte illusion, car chaque jour, chaque heure semblaient venir lui ravir, une à une, ses forces, en détruisant ma première espérance. Je ne la quittais pas un seul instant ; bientôt

elle tomba dans une léthargie dont elle ne se réveillait qu'à de longs intervalles, seulement pour quelques minutes; et encore fallait-il que j'employasse mille moyens pour provoquer ce réveil. Dans les premiers temps de mon arrivée à Blacourt, j'avais reçu de Daria les lettres les plus tendres : le malheur dont j'étais menacé semblait la frapper autant que moi; puis je ne reçus plus rien; en vain j'écrivis, je me plaignis, en vain j'attendais chaque jour l'heure du courrier dans des angoisses inexprimables, toujours même silence, même abandon : j'étais le plus malheureux des mortels!

Je passai de cette manière à peu près trois semaines; l'état de ma mère n'avait fait qu'empirer. Un soir, où elle

paraissait s'être un peu ranimée, je la soulevai dans son fauteuil; je rehaussai les coussins où reposait sa tête; nous étions seuls : c'était l'heure du souper de nos gens; j'allai ouvrir les fenêtres pour renouveler l'air de la chambre; le ciel était pur et serein; ma mère tourna vers lui ses regards avec confiance. Sa figure avait pris tout à coup une expression céleste de calme, de résignation; elle paraissait sourire à ce terrestre séjour! puis j'entendis un léger soupir s'exhaler de son sein; je m'approchai pour le recevoir, hélas! ce devait être le dernier!... Je n'essaierai point de peindre cette scène de destruction, de deuil; en ce moment solennel, mon âme resta, pour ainsi dire, suspendue, sans une pensée distincte.

Malheur au fils qui survit à une tendre mère !

Quinze jours plus tard , au milieu de la nuit, je traversais Paris pour arriver chez moi. Oh ! il est des pressentimens auxquels il faut croire, que le cœur indique, qui ne trompent jamais, qui surgissent au milieu de tous nos raisonnemens. En apercevant la colonne Vendôme, puis ma maison où j'avais laissé Daria, où je devais être sûr de la retrouver, j'aurais voulu retarder le moment d'entrer. Tout à coup, quand j'entendis ouvrir les portes, il s'empara de moi une activité fiévreuse ; je ne fis qu'un bond de ma voiture à terre ; personne n'était là pour me recevoir ! mon concierge seulement cherchait à s'excuser, en répétant à chaque instant :

On n'attendait pas monsieur ! Je demandai à grands cris madame Hilaire, la vieille gouvernante ; car je n'osais prononcer un autre nom : je la vis bientôt accourir.

— Et mademoiselle Daria ne vient point à ma rencontre ?

— Mademoiselle ! monsieur ? mais elle n'est plus ici ; je croyais que monsieur en était informé.

— Infâme ! m'écriai-je, ne deviez-vous pas me la garder, comme mon bien le plus cher ? m'en répondre sur votre vie ? Puis je me précipitai vers l'appartement de mon amante ; tout y était en ordre. Ma tête était en feu ! Qui donc a pu t'arracher de ces lieux ? m'écriai-je ; tout n'aurait-il pas dû t'y retenir, t'y parler de moi ? Ces meu-

bles ! ces tentures encore si fraîches ! toutes ces commodités de la vie dont se plaisait à t'entourer mon amour , qui te les rendra ? Madame Hilaire m'avait suivi, et mes questions multipliées , mes reproches lui ôtaient les moyens de me faire une réponse distincte.

Cependant j'appris que , quelques jours après mon départ, une dame élégante était venue demander à parler à Daria.

— Cette dame , n'ayant rien manifesté qui dût donner de la défiance, poursuivit la vieille gouvernante, je l'introduisis près de mademoiselle. Elles restèrent plus de deux heures enfermées ensemble ; je commençai à m'inquiéter quand je les vis descendre. Mademoiselle Daria avait les yeux rouges ;

je crus m'apercevoir qu'elle avait pleuré. Madame Hilaire, me dit-elle, je vais sortir avec madame, je reviendrai bientôt; mais, dans tous les cas, vous trouverez sur ma toilette un papier cacheté, que je vous prie de faire parvenir à son adresse. Surprise, autant qu'effrayée, je voulais m'opposer à ce que mademoiselle s'éloignât; mais la dame, d'un ton d'autorité, la fit entrer avec elle dans le brillant équipage qui les attendait, et qui, avec la promptitude de l'éclair, disparut à ma vue.

En cessant de parler, madame Hilaire me remit la lettre qu'avait laissée Daria : la voici, je vais la transcrire littéralement.

« Georges, puisque ma présence devient un obstacle à votre bonheur,

je m'éloigne et vous rends vos sermens ; quand vous lirez ces lignes, Daria aussi sera sans doute heureuse ! Je vous dois même un aveu nécessaire au repos de votre conscience. En vous suivant, je n'ai voulu que me soustraire à l'autorité de ma famille ; aujourd'hui, tout a changé. Madame de Brice vient m'offrir un généreux pardon, et par ses soins, je serai sans doute bientôt unie à l'époux de mon choix. »

XII.

Je restai anéanti; Daria avait pu feindre et me tromper; Daria, mon dieu! ma croyance! ma religion! Daria était un être vil! et m'en faisait elle-même l'aveu. Le bouleversement de la nature entière m'eût paru plus facile: je ne pus supporter tant de coups vio-

lens frappés en si court espace. Un désespoir affreux me mit, en peu de jours, au bord du cercueil, et je ne retrouvai ma raison et le sentiment de mes malheurs, qu'après un long laps de temps.

Quand j'entrai en convalescence, les médecins me conseillèrent de voyager; l'un d'eux, qui m'avaient donné les soins les plus empressés durant ma maladie, s'offrit pour m'accompagner; cet homme m'était devenu nécessaire, car il s'attachait toujours à adoucir la plaie saignante de mon cœur. Sa longue expérience lui avait appris que les malheureux aiment à se rapprocher de ceux qui souffrent, ou du moins qui comprennent la douleur. Aussi, me faisait-il sans cesse la narration des infortunes

que son ministère le mettait à portée de voir. Je me décidai, à sa sollicitude, à quitter la France; mais avant de m'éloigner, je voulais revoir Daria : il fallait que sa bouche me confirmât ce que sa main m'avait écrit ! Je fis faire les recherches les plus minutieuses, et personne ne put me dire ce qu'elle était devenue. J'appris seulement que madame de Brice était à Paris, brillante et heureuse; le colonel toujours à son régiment.

Le printemps commençait à faire sentir sa douce influence sur tout ce qui respire; pour moi, triste et morose, je revenais à la vie, en la haïssant sans but, sans intérêt; les jours s'écoulaient toujours uniformes et lents; je me laissais guider comme un vieillard, pour

qui tout est fini, qui marche sans relever la tête, sans voir même les objets dont il est entouré. C'est ainsi que ce bon docteur me conduisait faire de longues promenades aux alentours de Paris et le plus souvent au bois de Boulogne.

Un jour, au lieu de monter en voiture comme à l'ordinaire, dans la cour de l'hôtel, il me pria de le prendre en passant dans les Champs-Élysées, à l'entrée de la rue de Chaillot, à une maison de santé proche de l'église des Protestants, ce que je fis en effet; il me fit même attendre assez long-temps avant de venir me retrouver, et quand nous eûmes dépassé la barrière, il se prit à parler haut et à lui-même.

— C'est en vain, disait-il, que depuis

plus de trente ans je m'étudie à endurcir mon cœur ; il est des instans où il se brise : pauvre femme ! si jeune , si belle , ainsi abandonnée , et je ne trouverai pas un moyen pour te sauver ! Je le regardai fixement.

— Qu'est-ce, docteur ? qu'est-il encore arrivé ?

— Oh ! ce qui est arrivé , poursuivit-il , c'est que la plupart des hommes sont des infâmes ; mais cela ne vous éclaire pas. Vous saurez donc , que , depuis quelques jours , je donne des soins particuliers à une jeune personne qui , par sa famille , a été placée dans l'établissement d'où vous venez de me voir sortir. Cette pauvre petite m'intéresse autant que si elle était mon enfant. Cependant j'ai la triste conviction que

sa fin approche. En l'entendant parler ainsi, je sentis un froid glacial me parcourir tout le corps. — Une jeune personne souffrante, malheureuse ! expliquez-vous, docteur ? Je suis au supplice ! — Je vous comprends, reprit-il ; mais ma jeune malade n'est point celle que vous cherchez ; elle a une mère, c'est elle qui m'a fait appeler ; car elle n'a pas voulu seulement s'en rapporter au médecin de la maison, pour sa fille : cependant, il y a un singulier contraste entre ces deux femmes. Cette dernière est au-dessus de tout éloge, tant par sa beauté que par le charme répandu sur tout son être ; l'autre, au contraire, semblerait appartenir à la classe la plus inférieure de la société.

— Et la maladie de votre protégée? ajoutai-je, un violent chagrin, des tortures de l'ame que rien ne peut adoucir.

— Tout le jour, elle reste calme et presque inanimée; mais quand vient le soir, sa tête s'enflamme, ses idées s'embrouillent, ses artères battent avec précipitation : puis elle parle sans suite, elle appelle celui qui l'a lâchement abandonnée; elle dit des choses à faire pitié.

— Mais pourquoi n'a-t-on pas tenté de lui ramener cet infidèle?

— Je ne sais; vous concevez que ce sont là des secrets de famille auxquels on ne m'a point initié.

— Tenez, mon cher docteur, il faut que vous trouviez un moyen de me faire voir cette infortunée?

— Quelle folie ! Je m'en garderai bien ; cela ne pourrait que vous attrister et prolonger votre état maladif.

— Je vous en prie, docteur, que cela ne vous retienne pas.

Nous étions arrivés chez moi, où il me laissa. Je tombai dans une rêverie sombre ; toutes les blessures de mon cœur, encore si mal cicatrisées, se rouvrirent. Je voyais la jeune femme, se débattant, luttant contre l'impitoyable mort ; et une voix impérieuse me criait de me rapprocher d'elle, que je pourrais peut-être adoucir ses derniers instans par la ressemblance de nos positions. Et pourquoi n'irais-je pas habiter cette maison de santé ? me disais-je ; ne suis-je pas malade moi-même ? n'ai-je pas besoin de respirer l'air salubre de

la campagne ? Je sonnai aussitôt l'un de mes gens, et l'envoyai de suite me faire préparer un appartement dans la maison de santé de la rue de Chaillot. Le lendemain, j'y étais déjà installé, quand le docteur vint me faire sa première visite. Il me gronda d'abord beaucoup d'avoir pu prendre sans son assentiment une résolution aussi subite ; puis il finit par me dire que c'était un caprice de malade qu'il fallait excuser, et nous allâmes nous promener dans le jardin. Tout en causant il me montra une petite maisonnette, attenante au grand bâtiment, qui n'avait qu'un rez-de-chaussée, dont les persiennes étaient entièrement baissées.

C'est là, me dit-il ! que gît la malheureuse dont je vous ai parlé ; comme ses

cris, ses plaintes pourraient quelquefois déranger les autres malades, on l'a placée plus à l'écart. Je vous laisse pour entrer chez elle. Je le suivis jusqu'à la porte de la maisonnette, qui s'ouvrit, et se referma aussitôt sans que mes yeux aient pu percer dans l'intérieur. Quand il revint, je le questionnai de nouveau.

Elle est maintenant tranquille, me dit-il, ce n'est pas l'heure de la crise; nous verrons ce soir.

C'était pitié de voir mon agitation, mes craintes, pour un être que je ne connaissais point, et par qui pourtant j'étais attiré par un pouvoir surnaturel; je ne pouvais me décider à m'éloigner de la maisonnette. Je me promenai à grands pas dans un état qui aurait pu me faire croire insensé. La nuit que

j'avais si impatiemment attendue vint enfin, et j'allai me blottir derrière les persiennes toujours baissées. Tout à coup, on ouvrit les croisées au dedans, et une subite lumière vint éclairer l'intérieur de la chambre, et cependant les persiennes étaient placées de telle manière que je ne pouvais voir que le plancher. Ma poitrine était trop étroite pour contenir les battemens de mon cœur : j'étouffais ; et ces paroles, à jamais gravées dans ma mémoire, vinrent frapper mon oreille.

— Cachez-moi, cachez-moi à tous les yeux, qu'il ne me voie pas ainsi défigurée ? Elle est belle, celle qu'il aime ; chaque jour il lui parle, lui sourit, la presse sur son cœur, comme il m'y pressait moi-même, et, voyez-vous, cela

embellit. Heureuse femme ! elle a son nom.... elle peut l'aimer sans crime, et moi, je meurs loin de lui, oubliée de tout l'univers. Vous m'avez promis de le conduire à ma fosse. Vous lui direz : Ton amour était sa vie, tu le lui a repris. Regarde, elle est là ! et il s'agenouillera, lui, mon Georges, sur ma froide poussière, et alors mon ame pour un instant sera consolée. Oh ! ma mère ! tu as donc dit vrai, il n'y a que malheur et abandon pour la pauvre orpheline !...

XIII.

A ces accens si bien connus de mon cœur, je culbutai tout ce qui se trouvait sur mon passage, et allai tomber aux pieds de ma mourante et infortunée Daria. D'abord, mes lèvres tremblantes ne purent articuler une seule

parole ; je la regardai dans une douloureuse extase.

Oh ! ne t'éloigne pas encore , vision trop chérie.

— Georges , dit-elle , serait-ce vous ? En effet , la pitié ou le remords vous ramène-t-il près de votre mourante victime ?

— Oh ! ne me parles point ainsi , chère Daria ! m'écriai-je le visage inondé de larmes brûlantes : la pitié ! la pitié pour toi , ange adoré ! dis l'amour le plus tendre , le plus irrésistible. Malheureuse Daria , tu as donc douté de mon cœur ? Et les baisers de feux dont je couvrais sa bouche décolorée , la rappelaient par degrés à la vie et au sentiment d'elle-même ; car les transports du cœur , de l'amour vrai , n'ont point de

feinte : la plus innocente des femmes les reconnaîtra de suite ; aussi tout fut-il promptement expliqué.

Nous avions été l'un et l'autre victimes de notre cruelle persécutrice, qui, à l'aide des lettres que je lui avais écrites à elle-même, dans des temps plus reculés, avait su persuader à Daria que la maladie de ma mère n'était qu'une feinte prétextée pour m'éloigner d'elle et contracter un mariage qui, étant le vœu de ma famille, devait aussi combler mon espérance.

— Et l'époux de ton choix ? demandai-je à mon tour à Daria ?

— J'aurais cru, Georges, que vous eussiez compris le sens de ce billet écrit sous les yeux de madame de Brice. Hélas ! après t'avoir perdu, Daria ne de-

vait avoir pour fiancé qu'un tombeau.

Et sa voix devenait si faible, qu'à peine si je pouvais l'entendre; cependant elle ne souffrait pas que je l'interrompisse.

— Laisse-moi donc te voir, te parler, car les momens, je crois, sont précieux. Emmène-moi d'ici, ne souffre pas qu'ils viennent encore m'arracher de tes bras. L'air qu'on respire loin de toi est empoisonné. Je veux mourir ta femme, entends-tu, Georges? Ce titre que j'ai tant envié à une autre, je veux l'emporter au tombeau. Répète que tu es à moi! à moi bien toute seule: à ce prix, je bénis ma destinée, je pardonne à madame de Brice.

Puis elle se tut, car ses forces étaient épuisées, mais son regard céleste, son

sourire d'ange , me parlaient encore avec plus d'éloquence. Marianne , l'ancienne femme de chambre de madame de Brice , nous contemplait en silence : c'était là la prétendue mère de Daria , la seule personne qui soit restée près d'elle durant sa maladie. Je passai toute la nuit à son chevet , retenant mon haleine pour écouter sa respiration.

Le jour commençait à paraître quand tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas ; le colonel parut , je ne pus maîtriser un mouvement d'indignation.

—Approchez, lui dis-je ; la voilà, cette enfant confiée à votre honneur par un père expirant : frêle roseau, elle n'a pu seule supporter la tempête dont aurait dû la garantir votre protection ; elle est tombée écrasée par la foudre !

Mais la belle figure du colonel était empreinte d'une douleur si poignante que je me tus ; il nous regardait l'un et l'autre dans une immobilité stupide.

— Oui, dit-il, voilà où nous conduisent les passions, voilà leur suite funeste ! Jeune et belle fleur que j'ai quittée pleine de sève, maintenant étiolée et presque desséchée, était-ce ainsi que je devais te retrouver ?

Puis, il prit nos deux mains qu'il unit dans les siennes.

— Hélas ! puisse-t-il être encore temps ! ajouta-t-il. Mes enfans, pardonnez-moi mon aveugle confiance en la femme que j'aimais ! Vous voyez qu'en adorant la vertu, on peut oublier le chemin qu'elle indique.

— O mon Dieu, disait Daria en se sou-

levant sur ses deux coudes, en élevant ses deux mains tremblantes vers le ciel, mon Dieu! c'est trop de bonheur en même temps. Mon oncle! mon bon père! mon Georges! et elle restait sans voix.

Quelques heures plus tard, Daria, bien faible, mais heureuse, était rentrée dans son appartement, où tout était à sa convenance, car ses moindres goûts avaient été par moi consultés. Couchée mollement dans un lit soyeux, sa couleur bleu de ciel faisait encore ressortir la pâleur de son visage, qui néanmoins nous souriait et nous remerciait des soins dont nous nous disputions l'emploi le colonel et moi. Long-temps nous n'eûmes aucun espoir de la sauver; elle connaissait mieux que nous

sa position , mais elle cherchait à nous abuser. Cependant, la nature eut un instant le dessus: elle se levait chaque jour quelques heures. Je la conduisais dans le jardin de l'hôtel ; là , je lui montrais les jeunes plantes vertes et régénérées par le printemps. — Il en sera ainsi de toi, lui disais-je en l'étreignant dans mes bras , bientôt mon amour t'aura rendu ta fraîcheur primitive. Et elle me regardait mélancoliquement et d'un air de doute qui me déchirait l'âme ; je ressaisissais bien vite mes douces illusions : la mort de ce qu'on aime ne paraît jamais possible ; en vain l'évidence est là ; on s'abuse , on se flatte d'un miracle , même quand la fosse est déjà entr'ouverte pour engloutir cet

objet adoré ; on croit, en lui parlant d'avenir, ressaisir pour lui l'existence.

Le colonel était plus clairvoyant : toujours triste et rêveur, il semblait sans cesse en proie à mille réflexions sinistres. S'il nous entendait faire des projets, il nous forçait, pour ainsi dire, de changer d'entretien ; puis il sortait, et souvent ne reparaisait que le lendemain. Cependant, avide de réparer le mal qu'il avait fait, ou du moins qu'il n'avait point empêché, il accélérait de tous ses efforts les préparatifs de notre mariage.

A sa sollicitude, je fis venir le chapelain de Blacourt, et il fut convenu que nous serions mariés dans la petite chapelle de mon hôtel.

XIV.

A la certitude de notre prochaine union, Daria semblait renaître; c'était un beau lys, que le vent froid du nord a fait incliner vers sa tige, mais qui, trouvant un appui préservatif, se relève encore plus majestueux. Qu'elle était touchante, ma Daria! la veille de ce

jour si impatiemment attendu ! le bonheur animait tous ses traits, chacune de ses paroles allait à l'ame. Nous restâmes seuls toute la soirée ; nous avions tant de choses à nous dire, et puis il y avait long-temps que cette faveur ne m'avait été accordée. Dans les premiers jours où elle me fut rendue, je passais toutes les nuits près d'elle, et malgré son état de souffrance, j'étais plus tranquille ; d'ailleurs, le colonel et Marianne étaient toujours en tiers avec nous ; mais depuis qu'elle était mieux, il fallait chaque soir aller regagner mon lit : le colonel donnait lui-même le signal de la retraite. Souvent, il me vint à la pensée de le tromper et de revenir sur mes pas, et, il faut bien l'avouer, d'anticiper sur mes droits d'époux. Oh ! que

de nuits passées sans sommeil ! que de fois l'aurore est venue me trouver à la même place que la veille ! que de fois encore jeme suis surpris, je ne sais comment, sur le seuil de la porte, prêt à entrer, prêt à lui dire : Laisse-moi près de toi : c'est seulement sur ton sein que je pourrai reposer ma tête brûlante, que je me croirai aimé. Qu'importe la cérémonie qui s'apprête ! ce sont de vaines formules établies par les hommes. Daria, sois à moi librement ; que je ne doive qu'à l'amour la possession de tes charmes !.... Et le moindre bruit me faisait revenir sur mes pas, comme un enfant craintif. On peut se faire une idée de mes transports en voyant approcher le moment qui devait faire cesser mes craintes, toutes mes irrésol-

lutions. Comme je viens de le dire, j'avais prolongé la soirée avec Daria fort avant dans la nuit, après quoi, je la laissai aux soins de ses femmes, et j'allai m'enfoncer dans les jardins de l'hôtel. J'avais besoin de porter ma tête à la brise; je ne voulais pas me coucher, trop de pensées enivrantes se disputaient leur place dans mon ame. Il faisait le plus beau clair de lune que j'aie vu de ma vie; la nature avait revêtu sa plus belle parure, nous étions vers la fin de mai, jamais je n'avais joui avec autant de délices de toutes ses beautés. Je l'ai senti depuis, il faut l'amour ou la religion pour les goûter. Demain, me disais-je en regardant le ciel parsemé d'étoiles scintillantes, demain, je ne serai plus seul. Je le répète encore, heureux,

mille fois heureux, l'homme qui trouve sur la route de la vie une compagne fidèle! celui-là ne doit point redouter la vieillesse, car l'amitié qui survit à une couche embaumée ne se ralentit point; mais il faut premièrement, et c'est là le plus rare, c'est là, selon moi, l'histoire de la vie, avoir trouvé l'ame sœur de la sienne.

En traversant le corridor pour rentrer dans mon appartement, je m'arrêtai devant celui de ma mère, dont la porte ne s'était plus rouverte depuis sa mort, mon cœur se serra. — Tu n'es plus là, m'écriai-je, toi, ma tendre, mon excellente amie! tu n'es plus là pour applaudir à ma félicité, mais ton souvenir sera toujours lié à toutes mes actions! et je jouis mieux de mon bon-

heur en pensant que, de ton vivant, tu l'as approuvé. Tout à coup la petite cloche de la chapelle se fit entendre; je tressaillis involontairement, car je me ressouvins que c'était de cette manière qu'avait été contracté le second hymen de ma mère, dont la durée fut si courte ! Cependant, j'allai me préparer pour recevoir quelques personnes qui devaient nous servir de témoins pour les formalités exigées. La santé de Daria ne nous avait pas permis de nous occuper d'une grande fête, qui, du reste, m'eût été bien importune. En ce moment, le colonel parut devant moi, en grand uniforme, avant que j'aie pu prévoir ses intentions. Il se jeta dans mes bras avec attendrissement.

—Je vous confie le bonheur de Daria,

s'écria-t-il, tâchez, je vous en prie, de réparer mes torts; car les reproches que je m'adresse à moi-même ne me laissent pas un instant de repos : il me semble toujours voir mon frère mourant, arrêtant sur moi ses regards, comme pour me faire dépositaire de l'avenir de sa veuve et de son enfant. Eh bien ! qu'aurais-je à répondre, si les morts pouvaient percer la sombre voûte qui les dérobe aux vivans ? que lui dirais-je, à lui, pour justifier ma conduite ? à lui qui guida ma jeunesse, qui me servit de père, qui fit bien plus, car il m'apprit, par son exemple, à être homme d'honneur. Je viens de quitter ma nièce, poursuivit-il d'un air découragé, je la crois plus malade qu'on ne pense ?

Effrayé moi-même , je le suivis aussitôt auprès de Daria : elle était déjà parée de sa robe de nocces. Elle remarqua l'inquiétude qui s'exprimait par nos regards.

— Je me sens bien, dit-elle. Rassurez-vous donc ; Dieu ne m'aurait pas préparé tant de bonheur pour m'en priver sitôt.

On vint nous avertir que tout était prêt.

Daria, en s'appuyant sur le bras de son oncle , ouvrit elle-même la marche ; quand nous entrâmes dans la chapelle , tous les anciens serviteurs de ma mère étaient agenouillés avec recueillement.

— Priez pour elle , leur dis-je en désignant Daria, elle occupera la place de celle que vous regrettez ; elle a ses vertus, elle aura aussi pour vous la

même sollicitude. Des larmes furent la réponse de tout de ce qui nous entourait! et le prêtre vénérable, qui m'avait reçu aux portes de la vie, qui, trente-six ans plus tôt m'avait donné le baptême, bénit encore notre union.

Le reste du jour Daria se livra à une joie naïve qui ne se démentait point. Elle fit elle-même les honneurs au peu de monde que nous ayions.

Le soir, je la suivis dans sa chambre; là, il n'y avait point de mère pour l'instruire de ses devoirs d'épouse; je détachai moi-même le bandeau, le bouquet virginal.

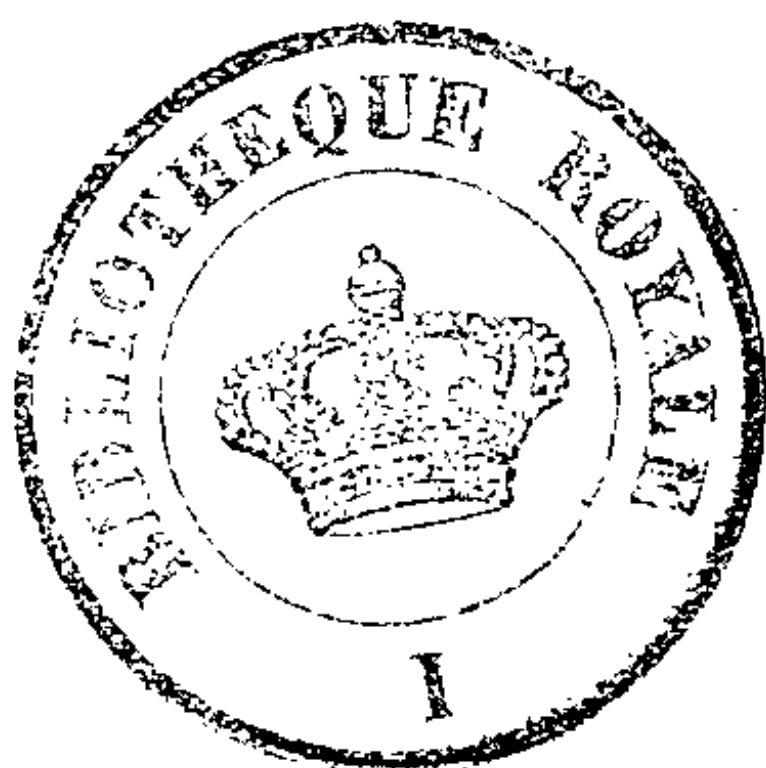
— Le voilà enfin venu, m'écriai-je, cet heureux instant, et nos yeux, nos âmes se confondirent. Tout à coup elle me repoussa doucement.

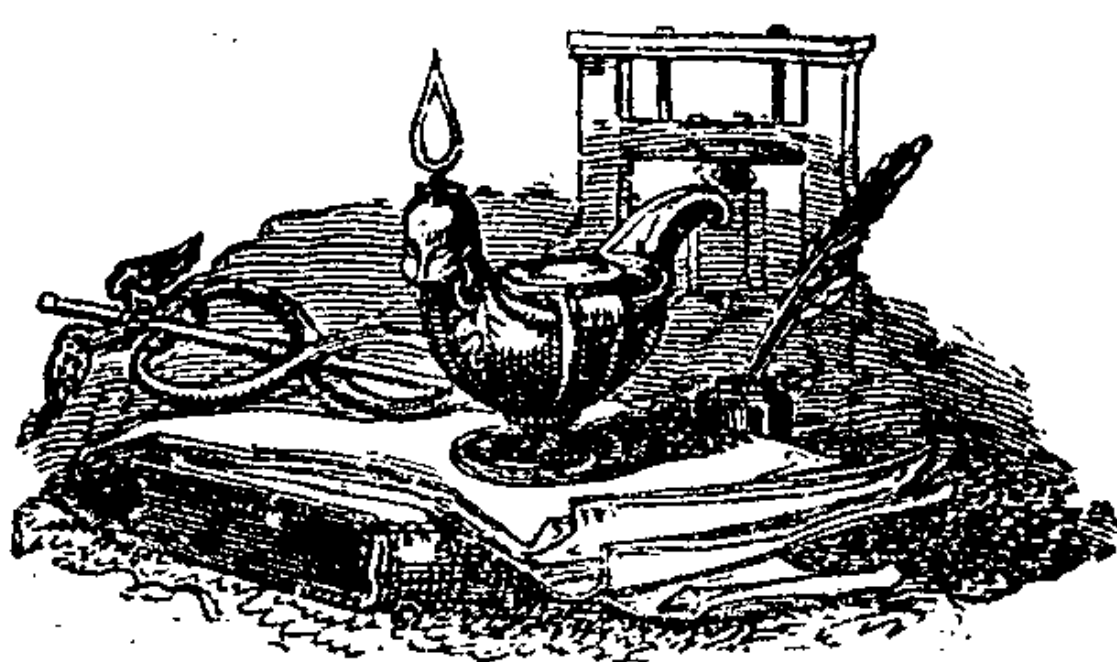
— Attends encore, attends, mon Georges, me dit-elle en allant se mettre à genoux devant le petit Christ placé à la tête de son chevet; laisse-moi remercier le ciel de la part de félicité qu'il t'a donnée ici-bas. — Georges, jeme sens bien faible, mes yeux s'obscurcissent, je crains que la vie ne m'échappe; encore quelques heures, et peut-être ta Daria ne sera plus qu'une ombre qui errera autour de toi! Promets de me survivre! car Dieu punit le suicide; et il faut que je te trouve encore là-haut.

Au lieu de m'arrêter à ces paroles d'ange. — Point de sombres présages, m'écriai-je; sois à moi, car je veux une reconnaissance à mon amour! Et jel'emportais palpitante dans la couche nuptiale. Mais voilà le réveil, oh! horreur!

Daria m'a tout donné; elle n'est plus.
Sa vie et son amour se sont exhalés à
la fois!...

FIN.





Imprimerie de P. BAUDOUIN, rue Mignon, 2.

